

U d'/of OTTAWA
39003002469087





ŒUVRES

DE

THÉODORE DE BANVILLE

OEUVRES

DE

THÉODORE DE BANVILLE

LES STALACTITES

ODELETTES — AMÉTHYSTES

LE FORGERON



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33



LES STALACTITES

1843-1846



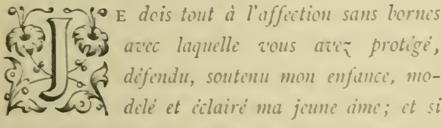
A MON PÈRE

M. CLAUDE-THÉODORE DE BANVILLE

LIEUTENANT DE VAISSEAU EN RETRAITE

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS

ET DE LA LÉGION D'HONNEUR



JE *dois tout à l'affection sans bornes avec laquelle vous avez protégé, défendu, soutenu mon enfance, modelé et éclairé ma jeune âme; et si j'ai jamais souhaité quelques modestes succès, c'est pour pouvoir vous donner un témoignage de ma reconnaissance.*

LES STALACTITES *ont été conçues avec*

maturité, exécutées avec une certaine gravité de manière, et, par là, me semblent en quelque sorte dignes de vous être offertes.

Agréez l'assurance de mon profond respect et de ma tendresse filiale.

THÉODORE DE BANVILLE.

Paris, le 25 février 1846.





PRÉFACE



Un immense appétit de bonheur et d'espérance est au fond des âmes. Reconquérir la joie perdue, remonter d'un pas intrépide l'escalier d'azur qui mène aux cieux, telle est l'aspiration incessante de l'homme moderne, qui ne se sent plus ni condamné ni esclave, et qui de jour en jour comprend davantage la nécessité de croire à sa propre vertu et à l'incommensurable amour de Dieu pour les créatures.

Si donc l'auteur de ce livre a chanté encore une fois, sous les divins noms que la Grèce leur a trouvés, la Beauté, la Force et l'Amour, c'est qu'il appartient

éternellement à la poésie lyrique de devancer comme une aurore la philosophie humaine.

L'auteur espère que les lecteurs des Cariatides *remarqueront avec plaisir dans* Les Stalactites, *non point un changement, mais une certaine modification de manière, qui, pour être légère, n'en est pas moins importante; les personnes dont l'esprit noblement curieux s'attache parfois aux lentes transformations et aux progrès d'un écrivain sauront sans doute gré à l'auteur des* Cariatides *d'avoir, dans son style primitivement taillé à angles trop droits et trop polis, apporté cette fois une certaine mollesse qui en adoucit la rude correction, une espèce d'étourderie qui tâche à faire oublier qu'un poëte, quelque poëte qu'il soit, contient toujours un pédant.*

En effet, il ne serait pas plus sensé d'exclure le demi-jour de la poésie, qu'il ne serait raisonnable de le souhaiter absent de la nature; et il est nécessaire, pour laisser certains objets poétiques dans le crépuscule qui les enveloppe et dans l'atmosphère qui les baigne, de recourir aux artifices de la négligence. C'est le métier qui enseigne à mépriser le métier; ce sont les règles de l'art qui apprennent à sortir des règles.

C'est surtout quand il s'agit d'appliquer des vers à de la musique qu'on sent vivement cette bizarre et délicate nécessité, et surtout encore lorsqu'il faut exprimer

en poésie un certain ordre de sensations et de sentiments qu'on pourrait appeler musicaux.

Les quelques chansons et imitations de rondes populaires que contient ce volume seront, pour le lecteur, comme pour l'auteur lui-même, une préparation, un acheminement vers un nouveau livre qui aura pour titre : Chansons sur des airs connus.

L'auteur profite de cette occasion pour remercier toutes les personnes qui lui ont adressé de nombreuses marques de sympathie et quelquefois même d'admiration, trop vives sans doute, mais aussi sincères qu'il l'est lui-même en les considérant comme exagérées.

Paris, le 25 février 1846.







LES STALACTITES

Décor

Dans les grottes sans fin brillent les Stalactites

Du cyprès gigantesque aux fleurs les plus petites,
Un clair jardin s'accroche au rocher spongieux,
Lys de glace, roseaux, lianes, clématites.

Des thyrses pâlissants, bouquets prestigieux,
Naissent, et leur éclat mystique divinise
Des villes de féerie au vol prodigieux.

Voici les Alhambras où Grenade éternise
Le trèfle pur; voici les palais aux plafonds
En feu, d'où pendent clairs les lustres de Venise.

Transparents et pensifs, de grands sphinx, des griffons
Projettent des regards longs et mélancoliques
Sur des Dieux monstrueux aux costumes bouffons.

Dans un tendre cristal aux reflets métalliques
S'élancent, dessinant le rhythme essentiel,
Vos clochetons à jour, ô sveltes basiliques,

Et sous l'arbre sanglant et providentiel
De la croix, sont éclos, enamourés des mythes,
Les vitraux où revit tout le peuple du ciel.

Stalactites tombant des voûtes, stalagmites
Montant du sol, partout les orgueilleux glaçons
Argentent de splendeurs l'horizon sans limites.

Babels de diamants où courent des frissons,
Colonnes à des Dieux inconnus dédiées,
Souterrains éblouis, miraculeux buissons,

Tout frémit : cent lueurs baignent, irradiées,
Les coupoles qui sont pareilles à des cieux.
Pourtant c'est le destin, voûtes incendiées !

Le voyageur, ravi dans ce lieu précieux
Et sachant qu'une Nymphe auguste est son hôtesse,
Parfois sur vos trésors lève un œil soucieux.

Quel trouble appesanti sur leur délicatesse
Pare de la langueur mourante du sommeil
Ces merveilles du rêve, et d'où vient leur tristesse?

Hélas! l'ardent soleil de Dieu, le vrai soleil
Ne les éclaire pas de son regard propice
Et fait voler plus haut ses flèches d'or vermeil.

Sous un mont que jamais le lierre ne tapisse,
Vit cet enchantement qui tremble au son du cor,
Gardé par la caverne et par le précipice.

Mais (chère nymphe, ô Muse inassouvie encor,
Que devance le chœur ailé des Métaphores),
Pour installer ce rare et flamboyant décor,

Sous ces blancs chapiteaux et ces arceaux sonores
Où les métaux ont mis leur charme et leurs poisons,
Il a fallu les pleurs des Soirs et des Aurores.

Car, toi pour qui le roc orna ces floraisons
De rose, de safran et d'azur constellées,
Tu le sais, Poésie, ange de nos raisons,

Ces caprices divins sont des larmes gelées!

Décembre 1846.

Carmen

Dicere carmen.

HORACE.

CAMILLE, en dénouant sur votre col de lait
Vos cheveux radieux plus beaux que ceux d'Hélène,
Égrenez tour à tour, ainsi qu'un chapelet,
Ces guirlandes de fleurs sur ces tapis de laine.

Tandis que la bouilloire, éveillée à demi,
Ronfle tout bas auprès du tison qui s'embrase,
Et que le feu charmant, tout à l'heure endormi,
Mélange l'améthyste avec la chrysoprase;

Tandis qu'en murmurant, ces vins, célestes pleurs,
Tombent à flots pressés des cruches ruisselantes,
Et que ces chandeliers, semblables à des fleurs,
Mettent des rayons d'or dans les coupes sanglantes;

Que les Dieux de vieux Saxe et les Nymphes d'airain
Semblent, en inclinant leur tête qui se penche,
Parmi les plâtres grecs au visage serein,
Se sourire de loin dans la lumière blanche;

Les bras et les pieds nus, laissez votre beau corps
Dont le peignoir trahit la courbe aérienne,
Sur ce lit de damas étaler ses accords,
Ainsi qu'un dieu foulant la pourpre tyrienne.

Que votre bouche en fleur se mette à l'unisson
Du vin tiède et fumant, de la flamme azurée
Et de l'eau qui s'épuise à chanter sa chanson,
Et dites-nous des vers d'une voix mesurée.

Car il faut assouplir nos rhythmes étrangers
Aux cothurnes étroits de la Grèce natale,
Pour attacher aux pas de l'Ode aux pieds légers
Le nombre harmonieux d'une lyre idéale.

Il faut à l'hexamètre, ainsi qu'aux purs arceaux
Des églises du Nord et des palais arabes,
Le calme, pour pouvoir dérouler les anneaux
Saints et mystérieux de ses douze syllabes!

Janvier 1844.



Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Les Amours des bassins, les Naïades en groupe
Voient reluire au soleil en cristaux découpés
Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois
Tressaille au son du cor; nous n'irons plus au bois,
Où des enfants charmants riait la folle troupe
Sous les regards des lys aux pleurs du ciel trempés,
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Novembre 1845.



La Muse

La muse est un oiseau, disait un maître ancien.

AUGUSTE VACQUERIE.

PRÈS du ruisseau, sous la feuillée,
Menons la Muse émerveillée
Chanter avec le doux roseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Gardons que quelque damoiseau
N'apprenne ses chansons nouvelles
Pour aller les redire aux belles.

Un méchant aux plus fortes ailes
Tend mille pièges infidèles.
Gardons-la bien de son réseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Empêchons qu'un fatal ciseau
Ne la poursuive et ne s'engage
Dans les plumes de son corsage.

Mère, veillez bien sur la cage
Où la Muse rêve au bocage.
Veillez en tournant le fuseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Avril 1844.



Oh! quand la Mort, que rien ne saurait apaiser,
Nous prendra tous les deux dans un dernier baiser
Et jettera sur nous le manteau de ses ailes,
Puissions-nous reposer sous deux pierres jumelles!
Puissent les fleurs de rose aux parfums embaumés
Sortir de nos deux corps qui se sont tant aimés,
Et nos âmes fleurir ensemble, et sur nos tombes
Se becqueter longtemps d'amoureuses colombes!

Avril 1845.



Chanson à boire

Allons en vendanges.
Les raisins sont bons!

Chanson.

De ce vieux vin que je révère
Cherchez un flacon dans ce coin.
Çà, qu'on le débouche avec soin,
Et qu'on emplisse mon grand verre.

Chantons Io Pæan!

Le Léthé des soucis moroses
Sous son beau cristal est enclos,
Et dans son cœur je veux à flots
Boire du soleil et des roses.

La treille a ployé tout le long des murs.
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

Jusqu'en la moindre gouttelette,
La fraîche haleine de ce vin
Exhale un parfum plus divin
Qu'une touffe de violette,

Chantons Io Pæan!

Et, dessus la lèvre endormie
Des pâles et tristes songeurs,
Met de plus ardentes rougeurs
Que n'en a le sein de ma mie.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

A mes yeux, en nappes fleuries
Dansantes sous le ciel en feu,
L'air se teint de rose et de bleu
Comme au théâtre des féeries;

Chantons Io Pæan!

Je vois un cortège fantasque,
Suivi de cors et de hautbois,
Tourbillonner, et joindre aux voix
La flûte et les tambours de basque!

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

C'est Galatée ou Vénus même
Qui, dans l'éclat du flot profond,
Se joue et me sourit au fond
De mon grand verre de Bohême.

Chantons Io Pæan!

Cette autre Cypris, plus galante,
Naît du nectar si bien chanté,
Et laisse voir sa nudité
Sous une pourpre étincelante.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

Plus d'amante froide ou traîtresse,
Plus de poëtes envieux!
Dans ce grand verre de vin vieux
Pleure une immortelle maîtresse,

Chantons Io Pæan!

Et, comme un ballet magnifique,
Je vois, dans le flacon vermeil,
Couleur de lune et de soleil,
Des rhythmes danser en musique!

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

Septembre 1844.

VIENS. Sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille.
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.
Sur les bords de la source aux moires assouplies,
Les nénufars dorés penchent des fleurs pâlies,
Il reste dans les champs et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,
Et, secouant pour nous leurs ailes odorantes,
Les brises du matin, comme des sœurs errantes,
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

Avril 1845.



La Chanson de ma Mie

Or, voyez qui je suis, ma mie.

ALFRED DE MUSSET.

L'EAU dans les grands lacs bleus
Endormie,
Est le miroir des cieux :
Mais j'aime mieux les yeux
De ma mie.

Pour que l'ombre parfois
Nous sourie,
Un oiseau chante au bois :
Mais j'aime mieux la voix
De ma mie.

La rosée à la fleur
    Défleurie
Sait rendre sa couleur:
Mais j'aime mieux un pleur
    De ma mie.

Le temps vient tout briser.
    On l'oublie :
Moi, pour le mépriser,
Je ne veux qu'un baiser
    De ma mie.

La rose sur le lin
    Meurt flétrie:
J'aime mieux pour coussin
Les lèvres et le sein
    De ma mie.

On change tour à tour
    De folie :
Moi, jusqu'au dernier jour,
Je m'en tiens à l'amour
    De ma mie.

Mars 1845.



Les Tourterelles

Et voy ces deux colombelles,
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour du bec et des ailes.

RONSARD.

CEPENDANT qu'étrangère à la nature en fête,
Elle rêvait sans but sur sa couche défaite,
Le soleil frissonnait sur l'or et les damas;
Le doux air de l'été, qui chasse les frimas,
Chargé de la couleur et du parfum des roses,
Entrait, et redonnait la vie à mille choses.
Le vin était de pourpre, et les cristaux de feu.
Alors, comme, en jouant, deux cygnes d'un lac bleu,
Comme deux lys jumeaux que leur beauté protège,
D'un vol silencieux, deux colombes de neige
Franchirent l'azur vaste et vinrent se poser
Sur la fenêtre ouverte, et dans un long baiser

Se becqueter sans fin en remuant les ailes.
Or, la douce beauté, voyant ces tourterelles,
(Tandis que de la mousse et des feuillages verts
S'exhalaient alentour mille parfums amers,)
Laissait, l'âme enivrée à la brise fleurie,
Dans le bleu de l'amour errer sa rêverie.
Dis-moi, que faisais-tu loin d'elle, ô bel enfant!
Tandis que sur son col et sur son dos charmant
Couraient à l'abandon ses tresses envolées,
Que faisais-tu, perdu sous les longues saulées,
Et que te disaient donc, ô timide rêveur!
Les brises de l'été si pleines de saveur?

Avril 1845.



Ronde sentimentale

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse!

Ronde.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Tout brûlant d'amour, le Ciel dit à l'Onde :
Je ne puis descendre et baiser tes flots,
Ni dans tes beaux yeux, par le soir déclos,
Voir se refléter ton âme profonde.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

La Rose s'entr'ouvre et dit à l'Étoile :
Que n'ai-je, ô ma fleur ! des ailes d'oiseau,
Puisque la madone, avec son fuseau,
File un blanc nuage, et t'en fait un voile !

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

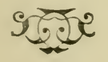
L'Étoile scintille et dit à la Rose :
Je ne puis voler comme un papillon,
Mais je puis, cher astre ! au bout d'un rayon
Boire tous tes pleurs, sans que l'on en cause.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Frémissante encor, l'Onde sous la flamme
Apaise ses flots et dit à l'Azur :
Le meilleur de toi dans mon lit obscur
Sommeille à demi sur mon sein qui pâme.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons,

Mars 1845.



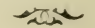
La Femme aux roses

Divini opus Alcimedontis.

VIRGILE.

NUE, et ses beaux cheveux laissant en vagues blondes
Courir à ses talons des nappes vagabondes,
Elle dormait, sereine. Aux plis du matelas
Un sommeil embaumé fermait ses grands yeux las,
Et ses bras vigoureux, pliés comme des ailes,
Reposaient mollement sur des flots de dentelles.
Or, la capricieuse avait, d'un doigt coquet,
Sur elle et sur le lit parsemé son bouquet,
Et, — fond éblouissant pour ces splendeurs écloses ! —
Son corps souple et superbe était jonché de roses.
Et ses lèvres de flamme, et les fleurs de son sein,
Sur ces coteaux neigeux qu'elle montre à dessein,
Semblaient, aux yeux séduits par de douces chimères,
Les boutons rougissants de ces fleurs éphémères.

Mars 1845.



La Chanson du Vin

Un soir l'âme du vin chantait dans les bouteilles.

CHARLES BAUDELAIRE.

PARMI les gazons
Tout en floraisons
  Dessous les treilles,
J'écoute sans fin
La chanson du Vin
  Dans les bouteilles.

L'Ode à l'Idéal
Au fond du cristal
  Coule embaumée.
La strophe bruit,
Et, limpide, suit
  Sa sœur charmée.

Les nectars vermeils
Chantent les soleils
De la jeunesse,
Et tous les retours
Qui font nos amours
Pleins de tristesse;

Et le dieu cornu,
Le beau guerrier nu,
Dans les mêlées,
Qui guide en rêvant
Des femmes au vent
Échevelées;

Le dieu des pressoirs
Qui, sous les pins noirs
Du mont Ménale,
Fait, pendant la nuit,
Courir à grand bruit
La bacchanale!

Et le tambourin
Des vierges sans frein
Dans leurs querelles,
Qui, loin des regards,
Dans les bois épars
S'aiment entre elles;

Et le chœur dansant
Qui, rouge, et versant
  Dans son délire
Le sang et le vin,
Brise le devin
  Avec sa lyre!

Le Nectar nous dit:
O vous qu'engourdit
  La Poésie,
Plus de vains sanglots!
Buvez à mes flots
  La fantaisie.

Ne réservez plus
Vos vœux superflus
  Et vos tendresses
Pour les impudeurs
Et pour les froideurs
  De vos maitresses.

Nos claires prisons
Montrent aux raisons
  Évanouies
L'âme des couleurs,
Du rhythme et des fleurs
  Épanouies!

Nos secrets plaisirs,
Nés dans les loisirs,
Ont à s'accroitre,
Pour les sens domptés
Plus de voluptés
Que ceux du cloître.

Mais fuis, jeune élu,
Le bois chevelu,
Le flot rapide
Et l'antre secret
Où te rencontrait
L'Aganippide!

Le thyrse est levé.
Dans le lieu trouvé
Pour les mystères,
Hurlent de fureur
Les vierges en chœur
Et les panthères.

Privé de tombeaux,
L'impie en lambeaux
Meurt comme Orphée.
Dans l'onde à la fois
Sa lyre et sa voix
Pleure étouffée,

Tandis qu'au lointain
Bondit, le matin,
  Toute rougie,
En vociférant
Sur l'indifférent,
  La sainte Orgie!

Septembre 1844.



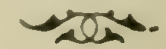
A Charles Baudelaire

A eux la faute, pourquoi tant d'orgueil?

STENDHAL.

O poëte, il le faut, honorons la Matière;
Mais ne l'honorons point d'une amitié grossière,
Et gardons d'offenser, pour des plaisirs trop courts,
L'Amour, qui se souvient, et se venge toujours.
Notre âme est trop souvent comme cette Bacchante
Que, dans une attitude aimable et provocante,
Le Satyre caresse et retient dans ses bras,
Rouge de ses désirs et de son embarras,
La tête renversée et les lèvres mi-closes, —
Et que l'enfant Amour châtie avec des roses.

Mars 1845.



Chère, voici le mois de mai,
Le mois du printemps parfumé
Qui, sous les branches,
Fait vibrer des sons inconnus,
Et couvre les seins demi-nus
De robes blanches.

Voici la saison des doux nids,
Le temps où les cieux rajeunis
Sont tout en flamme,
Où déjà, tout le long du jour,
Le doux rossignol de l'amour
Chante dans l'âme.

Ah! de quels suaves rayons
Se dorent nos illusions
Les plus chéries,
Et combien de charmants espoirs
Nous jettent dans l'ombre des soirs
Leurs rêveries!

Parmi nos rêves à tous deux,
Beaux projets souvent hasardeux
Qui sont les mêmes,
Songes pleins d'amour et de foi
Que tu dois avoir comme moi,
Puisque tu m'aimes;

Il en est un seul plus aimé.
Tel meurt un zéphyr embaumé
Sur votre bouche,
Telle, par une ardente nuit,
De quelque Séraphin, sans bruit,
L'aile vous touche.

Camille, as-tu rêvé parfois
Qu'à l'heure où s'éveillent les bois
Et l'alouette,
Où Roméo, vingt fois baisé,
Enjambe le balcon brisé
De Juliette,

Nous partons tous les deux, tout seuls?
Hors Paris, dans les grands tilleuls
Un rayon joue;
L'air sent les lilas et le thym,
La fraîche brise du matin
Baise ta joue.

Après avoir passé tout près
De vastes ombrages, plus frais
Qu'une glacière
Et tout pleins de charmants abords,
Nous allons nous asseoir aux bords
De la rivière.

L'eau frémit, le poisson changeant
Émaille la vague d'argent
D'écailles blondes;
Le saule, arbre des tristes vœux,
Pleure, et baigne ses longs cheveux
Parmi les ondes.

Tout est calme et silencieux.
Étoiles que la terre aux cieux
A dérobées,
On voit briller d'un éclat pur
Les corsages d'or et d'azur
Des scarabées.

Nos yeux s'enivrent, assouplis,
A voir l'eau dérouler les plis
De sa ceinture.
Je baise en pleurant tes genoux,
Et nous sommes seuls, rien que nous
Et la nature!

Tout alors, les flots enchanteurs,
L'arbre ému, les oiseaux chanteurs
Et les feuillées,
Et les voix aux accords touchants
Que le silence dans les champs
Tient éveillées,

La brise aux parfums caressants,
Les horizons éblouissants
De fantaisie,
Les serments dans nos cœurs écrits,
Tout en nous demande à grands cris
La Poésie.

Nous sommes heureux sans froideur.
Plus de bouderie ou d'humeur
Triste ou chagrine;
Tu poses d'un air triomphant
Ta petite tête d'enfant
Sur ma poitrine;

Tu m'écoutes, et je te lis,
Quoique ta bouche aux coins pâlis
S'ouvre et soupire,
Quelques stances d'Alighieri,
Ronsard, le poëte chéri,
Ou bien Shakspere.

Mais je jette le livre ouvert,
Tandis que ton regard se perd
Parmi les mousses,
Et je préfère, en vrai jaloux,
A nos poëtes les plus doux
Tes lèvres douces!

Tiens, voici qu'un couple charmant,
Comme nous jeune et bien aimant,
Vient et regarde.
Que de bonheur rien qu'à leur pas!
Ils passent et ne nous voient pas :
Que Dieu les garde!

Ce sont des frères, mon cher cœur,
Que, comme nous, l'amour vainqueur
Fit l'un pour l'autre.
Ah! qu'ils soient heureux à leur tour!
Embrassons-nous pour leur amour
Et pour le nôtre!

Chère, quel ineffable émoi,
Sur ce rivage où près de moi
Tu te recueilles,
De mêler d'amoureux sanglots
Aux douces plaintes que les flots
Disent aux feuilles!

Dis, quel bonheur d'être enlacés
Par des bras forts, jamais lassés !
Avec quels charmes,
Après tous nos mortels exils,
Je savoure au bout de tes cils
De fraiches larmes !

Avril 1844.



Le Démêloir

Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'Aurore lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la Lune et éclatante comme le Soleil, et qui est terrible comme une armée rangée en bataille ?

Cantique des cantiques.

Je sais qu'elle est pareille aux Anges de lumière.
Elle a des rayons d'astre éclos sous sa paupière,
Et je vois aux candeurs de son pied calme et pur
Qu'il a marché longtemps sur les tapis d'azur.
Sa bouche harmonieuse et de charme inondée
Semble, à son doux parfum de roses de Judée,
Avoir vidé la coupe aux noces de Cana,
Et chanté dans les cieux le Salve Regina.
Mais ces tempes de marbre et ce sourcil farouche,
La superbe fierté du front et de la bouche,

Ces rougeurs, ce duvet pleins de défis mordants,
L'insolente fraîcheur de ces tons discordants,
Ces ongles lumineux et ces dents de tigresse
A des instants furtifs trahissent la Déesse.
 Quand, pareille aux Vénus que je chante en mes vers,
Sous un grand démêloir d'écaille aux reflets verts
Elle fait ruisseler, en sortant de l'alcôve,
Cette ample chevelure à l'or sanglant et fauve,
Quand ses mains de statue achèvent d'y verser
Le flot d'huile épandu, le soleil fait glisser
Sur ces âpres trésors, qu'à loisir elle baigne,
Un rayon rose au bout de chaque dent du peigne.

Février 1844.



A la Font-Georges

Voici les lieux charmans où mon âme ravie
Passoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens si doucement perdus.

BOILEAU.

O champs pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or!

O ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouges-gorges
Et le doux rossignol
Prenaient leur vol!

Maison blanche où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
Les pleurs du toit!

O claire source froide,
Qu'ombrageait, vieux et roide,
Un noyer vigoureux
A moitié creux!

Sources! fraîches fontaines!
Qui, douces à mes peines,
Frémissiez autrefois
Rien qu'à ma voix!

Bassin où les laveuses
Chantaient insoucieuses
En battant sur leur banc
Le linge blanc!

O sorbier centenaire,
Dont trois coups de tonnerre
Avaient laissé tout nu
Le front chenu!

Tonnelles et coudrettes,
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
A tous les vents!

O vignes purpurines,
Dont, le long des collines,
Les ceps accumulés
Ployaient gonflés;

Où, l'automne venue,
La Vendange mi-nue
A l'entour du pressoir
  Dansait le soir!

O buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines,
Comme un chêne le gland,
  Leur fruit sanglant!

Murmurante oseraie,
Où le ramier s'effraie,
Saule au feuillage bleu,
  Lointains en feu!

Rameaux lourds de cerises!
Moissonneuses surprises
A mi-jambe dans l'eau
  Du clair ruisseau!

Antres, chemins, fontaines,
Acres parfums et plaines,
Ombrages et rochers
  Souvent cherchés!

Ruisseaux! forêts! silence!
O mes amours d'enfance!
Mon âme, sans témoins,
  Vous aime moins

Que ce jardin morose
Sans verdure et sans rose
Et ces sombres massifs
D'antiques ifs,

Et ce chemin de sable,
Où j'eus l'heur ineffable,
Pour la première fois,
D'ouïr sa voix

Où rêveuse, l'amie
Doucement obéie,
S'appuyant à mon bras,
Parlait tout bas,

Pensive et recueillie,
Et d'une fleur cueillie
Brisant le cœur discret
D'un doigt distrait,

A l'heure où les étoiles
Frissonnant sous leurs voiles
Brodent le ciel changeant
De fleurs d'argent.

Octobre 1844.



La Fontaine de Jouvence

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

VIRGILE.

IL est une fontaine heureuse, dont l'eau tombe
Dans un bassin plus blanc qu'une aile de colombe;
Cette eau limpide, avec de clairs rayonnements,
Sur les dauphins de marbre éclate en diamants.

Elle rend aux vieillards la jeunesse et la force.
Mille jeunes Cypris, fières de leur beau torse,
Sur l'azur de ses flots qui ne sont point amers
Lèvent un pied plus blanc que la perle des mers.

Celles qui n'aimaient plus les tourterelles blanches,
Et ne tressaillaient pas dans le mois des pervenches,
Ceux que laissaient glacés la Lyre et le bon vin,
Sortent joyeux et beaux de ce Léthé divin;

Non beaux comme autrefois d'une beauté sévère,
Mais semblables aux Dieux qui boivent à plein verre
Le feu que le Titan pour nous a dérobé,
Et qui puisent le vin dans la coupe d'Hébé.

La Naïade aux yeux bleus, qui pleure goutte à goutte,
Noie au fond de leur cœur la tristesse et le doute,
Et, tournant leur esprit vers les biens éternels,
Leur montre l'Idéal dans les plaisirs charnels.

Voyez-les, souriants, fiers de leur belle taille,
Dans ces riches habits de fête et de bataille
Qui relèvent la mine, et qu'aux siècles anciens
Peignaient avec amour les grands Vénitiens.

Les couples sont épars : de jeunes femmes rousses
Dont les yeux rallumés sont pleins de clartés douces,
Avec leurs amoureux assis sur le gazon
Effeuillent les bouquets de leur jeune saison.

L'une parle à mi-voix, et, comme en un méandre,
Erre par les sentiers de la carte du Tendre;
Celle-là, fière enfin de vivre et de se voir,
Tantôt joue, et ternit l'acier de son miroir.

Tandis qu'à ses genoux son compagnon étale,
Jeune et fort comme un dieu, la grâce orientale,
Une verse du vin dans le verre incrusté
D'un jeune cavalier debout à son côté.

Plus loin, deux rajeunis, sur la mousse des plaines,
Mêlent dans un baiser les fleurs de leurs haleines;
Et, seins nus, une vierge en fleur, sans embarras,
Tord ses cheveux luisants qui pleurent sur ses bras.

Dans l'humide vapeur de sa métamorphose,
Blanche encore à demi comme une jeune rose,
Une autre naît au monde, et ses beaux yeux voilés
Argentent l'eau d'azur de rayons étoilés.

Dans les vagues lointains l'une l'autre s'enchantent,
Agitant leurs tambours dont les clochettes chantent,
De galantes beautés, honneur de ces pourpris,
Qui teignent l'air limpide à leur rose souris.

Et tous ces nouveau-nés de qui l'âme ravie
Connaît le prix des biens qui font aimer la vie,
Sans trouble et sans froideur cèdent à leurs désirs,
Et vident lentement la coupe des plaisirs.

O doux cygnes chanteurs, vous que la Poésie
Retrempe incessamment dans son onde choisie,
Amis, soyons pareils à ces beaux jeunes gens :
Créons autour de nous des cieux intelligents.

Cherchons au fond du vin les sciences rebelles,
Et l'amour idéal sur les lèvres des belles,
Et dans leurs bras, qu'anime une calme fierté,
Rêvons la Jouissance et l'Immortalité.

Mai 1844.

Chanson d'amour

Si je l'dis à l'alouette,
L'alouette le dira.
La violett' se double, double,
La violett' se doublera.

Ronde.

Qui veut avant le point du jour,
Vers le bien-aimé de mon âme,
Parce que je languis d'amour,
Porter le secret de ma flamme ?

O mon cœur, à quel cœur discret
Peux-tu te confier encore ? —
Si l'alouette a mon secret,
Elle ira le dire à l'Aurore.

Le désir de son javelot
A percé mon cœur qui se brise. —
Si je dis mon secret au flot,
Le flot l'ira dire à la brise.

Un frisson glisse sur mon col,
Et glace ma lèvre déclose. —
Si je le dis au rossignol,
Il ira le dire à la rose.

Qui donc saura le supplier
De finir mes peines mortelles ? —
Si je le dis au blanc ramier,
Il l'ira dire aux tourterelles.

Je me ploie ainsi qu'un roseau
Et ma beauté penche flétrie. —
Si je le dis au bleu ruisseau,
Il l'ira dire à la prairie.

Vous qui voyez mon désespoir,
Flots, ailes, brises des montagnes ! —
Si je le dis à mon miroir,
Il l'ira dire à mes compagnes.

Parce que je languis d'amour,
Vous qui voyez que je me pâme, —
Allez, allez de ce séjour
Vers le bien-aimé de mon âme !

Juillet 1844.



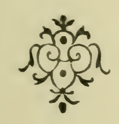
Camille, quand la Nuit t'endort sous ses grands voiles;
Quand un rêve céleste emplit tes yeux d'étoiles;
Quand tes regards, lassés des fatigues du jour,
Se reposent partout sur des routes fleuries
Dans le pays charmant des molles rêveries,
Camille, que vois-tu dans tes songes d'amour?

Nous vois-tu, revenant par les noires allées,
Tous deux, donner des pleurs aux choses envolées
Que l'oubli dédaigneux couvre de flots dormants,
Ou dans le vieux manoir, au fond des parcs superbes,
Pousser de l'éperon parmi les hautes herbes
Les pas précipités de nos chevaux fumants?

Dans les moires de l'eau dont l'azur étincelle,
Nous vois-tu laissant fuir une frêle nacelle
Sur le grand lac paisible et frémissant d'accords,
Où devant les grands bois et les coteaux de vignes,
Glisse amoureusement la blancheur des beaux cygnes,
Aux accents mariés des harpes et des cors?

Moi, je vois rayonner tes yeux dans la nuit sombre,
Et je songe à ce jour où je sentis dans l'ombre,
Pour la première fois, de ton col renversé
Tombant à larges flots avec leur splendeur fière,
Tes cheveux d'or emplir mes deux mains de lumière,
Et ta lèvre de feu baiser mon front glacé.

Août 1844.



Chanson de bateau

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours.

Chanson.

LE canal endort ses flots,
Ses échos,
Et le zéphyr nous verse
Des parfums purs et doux.
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

Les voix emplissent les airs
De concerts,
Et le vent les disperse
Avec nos baisers fous.
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

En vain ton époux caduc,
Comte ou duc,
Se jette à la traverse
De nos gais rendez-vous.
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

Ah ! que les cieux étoilés
Soient voilés,
Tandis que je renverse
Ton front sur mes genoux !
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

Qu'importe si, dans la nuit
Qui s'enfuit,
L'orage bouleverse
Les éléments jaloux !
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

Juillet 1844.



Pour mademoiselle ***

22. Car la fille d'Hérodiade y étant entrée et ayant dansé devant le roi, elle lui plut tellement, et à ceux qui étaient à table avec lui, qu'il lui dit : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai.
23. Et il ajouta avec serment : Oui, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce serait la moitié de mon royaume.
24. Elle, étant sortie, dit a sa mère : Que demanderai-je? Sa mère lui répondit : La tête de Jean-Baptiste.

Évangile selon saint Marc.

AMOURS des bas-reliefs, ô Nymphes et Bacchantes,
Qui, sur l'Ida nocturne, au bruit d'un tambourin,
Les fronts échevelés en tresses provocantes,
Dansiez en agitant vos crotales d'airain!

Vous, plus belles déjà que ces filles du Pinde,
Bayadères d'ébène aux bras purs et nerveux,
Qui bondissez sans bruit sur les tapis de l'Inde!
Avec des sequins d'or passés dans vos cheveux!

Elssler! Taglioni! Carlotta! sœurs divines
Aux corselets de guêpe, aux regards de houri,
Qui fouliez, en quittant le gazon des collines,
Le splendide outremer des ciels de Cicéri!

O reines du ballet, toutes les trois si belles!
Qu'un Homère ébloui fera nymphes un jour,
Ce n'est plus vous la Danse, allons, coupez vos ailes!
Éteignez vos regards, ce n'est plus vous l'Amour!

Février 1845.



A une petite Chanteuse des rues

Mon père est oiseau,
Ma mère est oiselle,
Je passe l'eau sans nacelle,
Je passe l'eau sans bateau

VICTOR HUGO.

ENFANT au hasard vêtu,
D'où viens-tu
Avec ta chanson bizarre?
D'où viennent à l'unisson
Ta chanson,
Ta chanson et ta guitare?

Tu livres au doigt vermeil
Du soleil,
Qui les dore et les caresse,
Tes longs cheveux emmêlés,
Crespelés
Comme ceux d'une Déesse.

D'où vient ce front soucieux,
Ces grands yeux,
Ces chairs dont la transparence
Fait voir parmi les couleurs
De cent fleurs
Des tons dignes de Lawrence?

Viens-tu du pays serein
Où le Rhin
Baise les coteaux de vignes,
Dont le feuillage mouvant
Tremble au vent,
Et serpente en longues lignes?

Viens-tu du pays riant
D'Orient,
De Sorrente aux blondes grèves,
Ou de Venise au ciel bleu
Tout en feu,
Ou du blond pays des rêves?

Avec son hardi carmin,
Quelle main
A pourpré pour les féeries
Tes lèvres, ces fruits brûlants,
Plus sanglants
Que des grenades fleuries?

Est-ce bien toi, cet enfant
Triomphant,
Dont le père, ouvrant son aile,
Au fond d'un nid de roseau
Fut oiseau,
Dont la mère fut oiselle?

Belle fille aux cheveux d'or,
Est-ce encor
Toi, qui, rieuse et fantasque,
Faisais voltiger en l'air
Un éclair
Avec ton tambour de basque?

Toi, la Bohême à l'œil noir
Qui, le soir,
D'une dorure fanée
Serrais ton ample chignon, —
Et Mignon
Est-elle ta sœur ainée?

Ou plutôt, courant au bois,
Et sans voix
Pour un brin d'herbe qui bouge,
Interdite à chaque pas,
N'es-tu pas
Le petit Chaperon-Rouge,

Qui fit même des jaloux
Chez les loups,
Et qui, portant sa galette
Chez la bonne mère grand,
En entrant
Faisait choir la bobinette?

Mais non, aux divins attraits
De tes traits
Et de ta voix, je devine
L'enfant comblé des faveurs
Des rêveurs,
La folâtre Colombine.

Mais où sont tes beaux souliers,
Tes colliers
Qui font rêver les fillettes?
Où sont le bel or changeant
Et l'argent
De tes jupes à paillettes?

Et le souple casaquin
D'Arlequin?
Et Cassandre et sa fortune?
Où Pierrot, l'homme subtil,
Cache-t-il
Sa face de clair de lune?

Mars 1845.

Idylle

Et quum vidisti puero donata, dolebas.

VIRGILE.

NÉÈRE, MYRRHA.

Néère.

Le soir est tiède et pur, le vent pleure. O Myrrha,
Notre jeune Iollas, qui souvent t'admira,
Va venir près de nous, sous l'arbre qui soupire,
Dénouer nos cheveux et caresser la lyre.

Myrrha.

Néère, c'est pour toi qu'il éveille, en songeant,
La douce lyre, auprès de ce ruisseau d'argent.
Comme toi, dans mes yeux, ô Néère ! que n'ai-je
Ce trait qui brûle un cœur endormi sous la neige !

Néère.

Sa main silencieuse aime tes cheveux bruns,
D'où ses doigts pour longtemps s'en vont pleins de parfums.

Myrrha.

Les tiens, jouet charmant de la brise qui vole,
Sont lisses et dorés comme un flot du Pactole.

Néère.

Tes pieds charment la lèvre, et montrent au hasard
Leurs ongles transparents arrondis avec art.

Myrrha.

Ta gorge est comme un marbre, et la lumière arrose
Sur ses fermes contours deux frais boutons de rose.

Néère.

Que n'es-tu beau comme elle, ô bel enfant? Hélas!
J'irais en suppliante adorer Iollas!

Myrrha.

Iollas! pour un jour sois semblable à Néère,
Et je n'aurai pour toi nulle froideur amère.

Néère.

La bouche des Zéphyrs aux souffles embaumés
S'enivre en s'égarant sous tes bras parfumés.

Myrrha.

Quelle autre ivresse attend les deux lèvres choisies
Qui, goûtant de ton cou les blanches ambroisies
Et buvant à longs traits les flammes que j'y sens,
Y feront circuler des frissons rougissants !

Nééra.

Vois comme l'onde est calme, et comme la Naïade,
Dont la molle fraîcheur invite et persuade,
Semble tourner vers nous l'azur de ses yeux bleus.

Myrrha.

Dans ses bras palpitants descendons toutes deux.
Confions notre tête à son bruit qui fascine,
Et notre épaule blonde à sa douce poitrine.

Nééra.

Goûtons auparavant ce doux vin. Pour nos jeux
La grappe y mit la force et l'emplit de ses feux.

Myrrha.

Oui, mais la coupe d'or est froide à qui la touche.
Quel or vaut, ô ma sœur, les roses de ta bouche !

Nééra.

Tenons-nous par la main. Ah ! ce flot est glacé !
Entoure bien mon cou de ton bras enlacé.

Myrrha.

Comme l'eau, sœur du ciel, qui flottait indécise,
Me presse avec amour ! Je suis toute surprise.

Néère.

Chacune bien serrée avec deux bras tremblants,
O Myrrha ! nous voguons comme deux cygnes blancs,
Et sur nos fronts jumeaux aux poses familières
Se mêlent toutes deux nos guirlandes de lierres.

Myrrha.

Le flot rasséréné, qui court sans se lasser,
M'enivre, et je ne sais, me sentant caresser
Voluptueusement dans cette paix profonde,
Si c'est ta chair polie, ou le zéphyr, ou l'onde !

Néère.

Iollas va venir de ses doigts enjoués
Tresser en folâtrant nos cheveux dénoués.

Mai 1843.



TOUTE cette nuit nous avons
Relu le vieil ami Shakspere
Aux beaux endroits que nous savons,
Et voici que la nuit expire.

Nous avons longtemps veillé, mais
Nous lisions le poëte unique,
Et la sombre nuit n'eut jamais
Plus d'étoiles à sa tunique.

Phœbé, qu'en riant nous troublons,
Va s'enfuir, et le jour va naître,
Et ma voisine aux cheveux blonds
Viendra se mettre à sa fenêtre.

Ah! lorsque vous allez venir,
Ma voisine, en jupe de toile,
Nous ne suivrons du souvenir
Aucun beau vers, aucune étoile.

Vous apparaitrez comme un lys,
Avec votre guimpe croisée,
Au milieu des volubilis
Qui couronnent votre croisée;

Et nous, nous analyserons,
Sans redouter qu'elle nous mente,
Sous son rideau de liserons
Votre tête simple et charmante.

Avril 1843.



L'arbre de Judée

> Mais ne serait-ce pas plutôt un jeune rameau du délicieux arbuste consacré à l'Amour, lorsque, consumé par Siva dans un accès de colère, il vint à renaître mille fois plus charmant encore, grâce à la céleste ambroisie dont l'arrosèrent les dieux?
>
> CALIDASA.

LORSQUE Mai rougissant rassérène les cœurs
Et que sourit à tous la terre fécondée,
Quand sur les verts gazons Chloris mène des chœurs,
Il fleurit dans le parc un arbre de Judée.

C'est un arbre tout rose, et sans feuilles d'abord,
Un tout harmonieux que rien autre n'égale.
Ses longs rameaux, groupés dans un parfait accord,
Ont l'air de supporter des roses du Bengale.

Quand la feuille leur met son beau satin ouvert,
Ils sont plus doux encore aux regards de l'artiste;
La pourpre s'adoucit près du feuillage vert,
Et la tendre émeraude encadre l'améthyste.

Puisque c'est à présent que mon arbre fleurit,
Je veux, couché sur l'herbe, oubliant toutes choses,
Dans ses vivants écrins égarer mon esprit,
Et pendant un moment faire des songes roses.

Voyez comme l'azur est calme et reposé,
Comme on se sent heureux sans en savoir les causes,
Comme l'herbe frémit sur le sol arrosé,
Comme le ciel couchant est riche en fleurs écloses!

Sous ces bosquets charmants, épanouis pour eux,
Pleins d'ombrages secrets et de faibles murmures,
Voyez ces beaux enfants, ces couples amoureux
Qui vont en écartant les épaisses ramures.

C'est toi, belle Rosine! Hélas! le vert rideau
Nous dérobe tes pieds, les plus charmants du monde.
C'est toi, folle Rosette avec ton Orlando!
Pauvre morte amoureuse, est-ce toi, Rosemonde?

Quel est ce bruit de cor qui passe dans les bois?
C'est la chasse qui vient : salut, blanches marquises!
Mettez les cœurs en flamme et le cerf aux abois,
Vos paniers de satin ont des façons exquises.

Près de ce rocher blanc taillé comme un autel,
Ainsi qu'un lévrier l'eau folâtre et se dresse.
Pardieu! c'est la marquise, avec son air cruel,
Qui se baigne là-bas en nymphe chasseresse.

Il manque un Actéon, ce sera le mari :
Il a tout ce qu'il faut, et pourrait en revendre.
Abbé! votre musique est un charivari!
Vous soupirez, Églé! Que vous a fait Silvandre?

C'est ainsi que je rêve aux temps des Pompadours.
Et lorsqu'un bruit aigu, comme un cri de cigale,
Fait envoler le rêve, il me reste toujours
Mon arbre de Judée aux roses du Bengale.

Mai 1844.



Elégie

Gallus et Hesperiis, et Gallus notus Eoïs
Et sua cum Gallo nota Lycoris erit.

OVIDE.

TOMBEZ dans mon cœur, souvenirs confus,
Du haut des branches touffues!

Oh! parlez-moi d'elle, antres et rochers,
Retraites à tous cachées!

Parlez, parlez d'elle, ô sentiers fleuris!
Bois, ruisseaux, vertes prairies!

O charmes amers! dans ce frais décor
Elle m'apparait encore.

C'est elle, ô mon cœur! sur ces gazons verts,
Au milieu des primevères!

Je vois s'envoler ses fins cheveux d'or
Au zéphyr qui les adore,

Et notre amandier couvre son beau cou
Des blanches fleurs qu'il secoue !

Sur mon bras frémit son bras ingénu,
Et frissonne sa main nue.

Le feuillage est noir, le ciel étoilé,
Viens, suivons la noire allée !

La belle-de-nuit s'ouvre toute en feu,
La voûte du ciel est bleue.

Écoutez, ma mie, au coin du vieux mur,
Le rossignol qui murmure.

Chante ta chanson, ô doux rossignol !
Ta chanson qui nous console,

Et que pour toi seul, à côté du lys,
La rose ouvre son calice !

Des yeux tant aimés tombe un divin pleur
Sur ma tempe qu'il effleure.

O larme d'amour, trésor sans pareil !
Dites-moi si je sommeille ?

Qui t'envoie, hélas! charmant souvenir,
Briser mon cœur qui soupire?

Hélas! je suis seul dans ces bois épars
Où résonnaient les guitares.

Une illusion, songe évanoui,
Charmait mon âme éblouie.

Je fatigue seul le flot de cristal,
L'herbe où la fleur d'or s'étale,

L'antre et la fontaine où croît le glaïeul,
Et ma voix fatigue seule

La forêt tremblante et l'azur du lac
De ma plainte élégiaque!

Août 1844.



La Symphonie de la Neige

Chaque année, au printemps, elles reviennent chargées de neige ;
Dans la cour de la salle qu'embellissent les fleurs du Haïtang, elles rivalisent de blancheur avec la lune ;
Douze jalousies ornées de perles les enveloppent en se relevant ;
Un couple d'hirondelles blanches vole en haut et en bas.

LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES,
roman chinois.

I

LA neige qui s'amasse et tombe dans la neige,
Du ciel, à gros flocons, sur la terre descend,
Et, comme pour les pas d'un triomphal cortège,
Son glorieux tapis rayonne éblouissant.

D'autres regretteront, devant cette richesse,
Les pourpris que l'Aurore arrose de ses pleurs,
Le gazon aplani pour des pieds de duchesse,
Et le rose printemps des oiseaux et des fleurs;

Et de ne plus revoir, au soleil d'or qui baise
Les grands coquelicots, orgueil mouvant des blés,
Les gammes de Rubens et de Paul Véronese
Tourbillonner en chœur devant leurs yeux troublés.

Mais moi, j'aime à songer devant cette harmonie,
Et toutes les blancheurs des rêves anciens
Mettent d'accord leurs voix pour une symphonie,
Et leur rhythme plaintif me prend dans ses liens.

II

C'est dans le mol oubli d'un ciel douteux et pâle
Qui donne à toute chose un prestige charmant,
Et qui passe en douceur le duvet et l'opale,
Que le drame du jour s'agite vaguement.

Leurs six ailes au vent, pareilles à des voiles,
Les Anges sont épars dans les chemins du ciel;
Les nuages rêveurs font la cour aux étoiles,
Et tout l'éther frémit d'un amour sensuel.

Les lacs sont habités par la troupe des cygnes,
Qui semblent frissonner sous nos soleils pâlis,
Et l'ombre du feuillage a les marbres insignes
Dont un grêle rayon baise les pieds polis.

III

Ces filles de la Grèce aux allures profanes
Écartent en riant les cheveux du bouleau;
Et, cherchant le repos dans les flots diaphanes,
L'escalier des palais plonge son pied dans l'eau.

Sur la vague s'agite une légère écume,
Comme celle où, parmi les dauphins entraînés,
Pleine, ainsi que les flots, de charme et d'amertume,
Aphrodite jaillit des flots rassérénés.

(Dans la conque de nacre, avec ses pieds timides,
Vierge elle caressait les Grâces et les Jeux,
Et les purs diamants et les perles humides
Ruisselaient de sa bouche et de ses blonds cheveux.)

Voici les bois sacrés à la Mélancolie
Où, mêlant à la brise un murmure confus,
L'oranger, le laurier, le myrte d'Idalie
Accueille mille oiseaux dans ses dômes touffus.

C'est là que le pommier fleurit, et que la rose,
Fière de son bouton suave, encor tout blanc,
Déjà pâmée, attend que l'Aurore l'arrose
Et que l'enfant au dard la teigne de son sang.

IV

En cavalcade, au long des terrasses de brique,
Des dames, dont Zéphyr baise le front mutin,
Avec des cavaliers au sourire lubrique,
Passent dans leurs habits d'hermine et de satin.

Les pages, les muguets langoureux et bravaches,
Et les belles de cour, aux cheveux crespelés,
Font briller dans la nuit, sous d'insolents panaches,
Les fronts de leurs chevaux d'une flamme étoilés.

La nappe encore vierge est mise pour l'orgie,
Et les flacons d'argent brillent sur le dressoir,
Tandis qu'à la fenêtre, avec sa main rougie,
Elvire désolée agite son mouchoir.

Et dans l'ombre, un fuyard, qu'une autre ombre accompagne,
Les cheveux hérissés par le vent qui les suit,
Rejoint ses compagnons dans l'immense campagne,
Au galop d'un coursier sombre comme la Nuit.

V

Blanche, dans un massif, dort parmi les dentelles
Dont le bouquet foisonne autour de ses beaux seins ;
Elle rêve, et son corps, semblable aux tourterelles,
Creuse en nid embaumé le duvet des coussins.

Auprès d'elle, à mi-voix, deux colombes mystiques,
Au milieu des ardeurs du tiède renouveau,
Se murmurent, ainsi que des lyres antiques,
Des vers d'Anacréon, d'Orphée et de Sappho.

VI

Ainsi la Rêverie en mon âme s'épanche,
Et, le front caressé par ses folles fraicheurs,
J'entends s'épanouir en moi (divine Blanche!)
L'accord mélodieux de toutes les blancheurs.

Mais ces pâles amours de fleurs et de sculptures,
Dont je mene en chantant le chœur étiolé,
Sont encore à mes yeux moins blanches et moins pures
Que votre âme sereine, ô Lys inviolé!

Janvier 1844.

DANS le vieux cimetière, où cette chaude pluie
Sur l'aubépine en fleurs
A versé, dans un flot que le soleil essuie,
Des parfums et des pleurs;

Au coucher du soleil, dans le vieux cimetière
Où, sur chaque tombeau,
Des bouquets de rayons empourprent l'humble pierre,
Entrons, il y fait beau!

Le ciel, bariolé par la métamorphose
De son limpide azur,
Borde joyeusement d'écume grise et rose
Son grand lac d'un bleu pur.

Puisqu'ils vivent encor dans ces riants calices
De soleil amoureux,
Les morts qui sont couchés dans ce lieu de délices,
Ils doivent être heureux!

Leur âme nous parfume, et la grande Nature,
Si pleine de raison,
A fait avec leurs corps tombés en pourriture
Sa belle floraison.

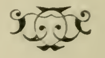
Oui, c'est d'eux que nous vient cette ombre douce et triste;
Et ce sont eux encor
Ces bouquets de corail, ces thyrses d'améthyste,
Ces riches grappes d'or!

Ce sont eux ces rosiers aux mille roses blanches
Et ces amaryllis,
Et ce bleuet céleste et ces tendres pervenches,
Et ce sont eux ces lys!

De même la Nature, avec mélancolie,
Jusqu'au matin vermeil
Laisse la vaine cendre en nous ensevelie
Pourrir loin du soleil;

Haine, douleur, néant de la gloire et du crime,
Illusion d'un jour;
Et, baignant de rayons tout ce fumier sublime,
Elle en fait de l'amour!

Mai 1845.



L'Étang Mâlo

Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante, où va l'âme immortelle?

BYRON.

Il est un triste lac à l'eau tranquille et noire
Dont jamais le soleil ne vient broder la moire,
Et dont tous les oiseaux évitent les abords.
Un chêne vigoureux a grandi sur ses bords,
Et, courbé par le Temps jusqu'aux ondes, étale
Sur la cime des flots sa masse horizontale.
Son feuillage muet se tait malgré le vent;
Le nymphæa, l'iris, le nénufar mouvant,
Le bleu myosotis et la pervenche sombre
Penchent étiolés, ou meurent sous cette ombre.
Ainsi, quand sur le cœur, dans sa jeune saison,
Amour! tu fais tomber ta large frondaison
Et tes rameaux géants dont le fardeau l'accable,
Tout s'étiole et meurt sous tou ombre implacable.

Août 1844.

Sonnet sur une Dame blonde

... velut inter ignes
Luna minores.
HORACE.

SUR la colline,
Quand la splendeur
Du ciel en fleur
Au soir décline,

L'air illumine
Ce front rêveur
D'une lueur
Triste et divine.

Dans un bleu ciel,
O Gabriel !
Tel tu rayonnes;

Telles encor
Sont les madones
Dans les fonds d'or.

Août 1844.

Le Triomphe de Bacchos

A SON RETOUR DES INDES

... sa face estoit comme d'un jeune enfant, pour enseignement que tous bons beuveurs jamais n'envieillissent, rouge comme un chérubin, sans aucun poil de barbe au menton : en teste portoit cornes aigues : au-dessus d'icelles une belle couronne faicte de pampres et de raisin, avec une mitre rouge cramoisine, et estoit chaussé de brodequins dorez.

En sa compagnie n'estoit un seul homme, toute sa garde et toutes ses forces estoient des Bassarides, Evantes, Euhyades, Edonides, Trieterides, Ogygies, Mimallonides, Menades, Thyades et Bacchides, femmes forcenées, furieuses, enragées, ceintes de dragons et serpens vifs en lieu de ceintures : les cheveux voletans en l'air avecques fronteaux de vignes...

RABELAIS.

Le chant de l'Orgie avec des cris au loin proclame
Le beau Lysios, le Dieu vermeil comme une flamme,
Qui, le thyrse en main, passe rêveur et triomphant,
A demi couché sur le dos nu d'un éléphant.

Le tigre indien, le lynx, les panthères tachées,
Suivent devant lui, par des guirlandes attachées,
Les chèvres des monts, que, réjouis par de doux vins,
Mènent en dansant les Satyres et les Sylvains.

Après eux Silène, embrassant d'une lèvre avide
Le museau vermeil d'une grande urne déjà vide,
Use sans pitié les flancs de son âne en retard,
Trop lent à servir la valeur du divin vieillard.

Sous leurs peaux de cerfs les Évantes et les Thyades,
Le chœur furieux des Bacchides et les Ménades,
En arrondissant l'arc vigoureux de leurs beaux reins,
Sautent aux accords des flûtes et des tambourins.

La reine du chœur, déesse à la rouge paupière,
Heurte, en agitant ses grands cheveux mêlés de lierre
Sur ses seins meurtris par le vent de ces lieux déserts,
Ses crotales d'or dont le chant déchire les airs.

En l'honneur du dieu retentissent les dithyrambes;
Le chœur en démence entre-choque ses mille jambes,
Et, quittant la terre avec le rhythme forcené,
Comme un tourbillon vole sur un mode effréné.

Folle, ayant encor du vin sur le coin de sa lèvre,
Seule, Aganappé, la belle Nymphe aux pieds de chèvre,
Pâle de désir, et pleine de l'amour du Dieu,
S'arrête, pensive, et tourne vers lui son œil bleu.

O Cypris! le chœur la renverse dans la poussière,
Son corps palpitant roule dans la fange grossière;
Les vierges des bois marchent dans son sang et ses pleurs,
Et foulent aux pieds son sein qui ressemble à des fleurs.

Sa bouche frémit de désespoir et de tendresse;
Fière d'expirer au milieu de sa double ivresse,
Dans son sang plus pur que le vin coulant sur l'autel
Voici qu'elle meurt, les yeux sur le jeune immortel.

Bacchos triomphant n'a pas vu, dans la sainte fièvre,
Mourir à ses pieds la belle Nymphe aux pieds de chèvre,
Ni couler son sang, ni le vin, qui s'échappe à flots
De l'urne d'airain, bouillonner avec des sanglots.

Il rêve à Câma, l'Amour aux cinq flèches fleuries,
Qui, lorsque soupire au milieu des roses prairies
Le doux Vasanta, parmi les bosquets de santal,
Envoie aux cinq sens les flèches du carquois fatal.

Il vous voit errer le long des bords sacrés du Gange,
Et plonger dans l'or que roule son azur étrange
Votre sein plus blanc que les neiges de l'Imaos,
Vierges de Nysa, qui vous couronnez de lotos!

Et, suivant le rit, brisant leurs mouvantes colonnes,
La mâle Bacchide et les hurlantes Mimalones
Sautent avec rage autour du bois, et font encor
Dans les airs lassés retentir les crotales d'or!

Juin 1845.

La dernière Pensée de Weber

Je me promenais dans un jardin délicieux : sous l'épais gazon on voyait des violettes et des roses dont le doux parfum embaumait l'air. Un son doux et harmonieux se faisait entendre, et une tendre clarté éclairait le paysage. Les fleurs semblaient tressaillir de bonheur et exhaler de doux soupirs. Tout à coup, je crus m'apercevoir que j'étais moi-même le chant que j'entendais, et que je mourais.

HOFFMANN.

NUIT d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

La sereine Mélancolie
Vient éclore au fond de mon cœur,
Et j'entends l'âme de ma mie
Tressaillir dans le bois rêveur.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Dans les ombres de la feuillée,
Quand tout bas je soupire seul,
Tu reviens, pauvre âme éveillée,
Toute blanche dans ton linceul.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Je revois à notre fontaine
Tes regards bleus comme les cieux;
Cette rose, c'est ton haleine,
Et ces étoiles sont tes yeux.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Juin 1845.



L'Ame de la Lyre

Fille des hommes, je suis une parcelle de l'esprit de Dieu. Cette Lyre est mon corps.

GEORGE SAND.

QUAND le premier sculpteur eut achevé la Lyre
Et caché dans son sein les chants harmonieux;
Ouvrier sans défaut, lorsqu'il eut fait sourire
Parmi ses ornements les figures des Dieux,
Et qu'il eut couronné l'instrument de martyre
Avec le vert rameau d'un laurier radieux;

L'indomptable Titan, à son désir fidèle,
Qui, tout brûlant encor, vers la voûte éternelle
Une seconde fois, tentait de s'envoler,
Fit, pareil au vautour qui devait l'immoler,
Tomber sur le chef-d'œuvre une blanche étincelle
Du feu resplendissant qu'il venait de voler.

C'est l'âme de la Lyre ; à notre âme invisible
Elle se plaint souvent loin du monde réel,
Souvent, dans une étreinte amoureuse et terrible,
Vient la brûler aux feux de son œil immortel;
Et, captive à jamais dans le rhythme inflexible,
Elle aspire sans cesse à remonter au ciel.

Elle meurt du désir qui toujours la dévore
Dans la froide prison des mètres et des vers,
Et tâche, l'œil perdu parmi les cieux ouverts,
D'entendre encor la voix de cet archet sonore
Qui, si loin du désert où ses chants vont éclore,
Mène dans l'infini le chœur de l'univers.

Juin 1845.



A mon Père

O mon père, soldat obscur, âme angélique !
Juste qui vois le mal d'un œil mélancolique,
Sois béni ! je te dois ma haine et mon mépris
Pour tous les vils trésors dont le monde est épris.
Oh ! tandis que je vais fouillant l'ombre éternelle,
Si la Muse une fois me touchait de son aile !
Si ses mains avaient pris plaisir à marier
Sur mon front orgueilleux la rose et le laurier
Par lesquels le poëte est souvent plus qu'un homme,
Comme je tomberais à tes genoux ! et comme
Je ne serais jaloux de personne et de rien,
Si tu disais : Mon fils, je suis content, c'est bien.
Car ce cœur fier que rien de bas ne peut séduire,
O père, est bien à toi, qui toujours as fait luire
Devant moi, comme un triple et merveilleux flambeau,
L'ardeur du bien, l'espoir du vrai, l'amour du beau !

Février 1846.

A Olympio

C'est peu qu'avec son lait une mère amazone
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne.

RACINE.

O poëte! courbé sur mon œuvre lyrique,
Ambitieux du ciel,
Je veux savoir par moi la hauteur chimérique
Où peut monter Babel.

Je ferai fourmiller dans mes architectures,
Tenace en mon dessein,
Le chœur éblouissant des mille créatures
Qui vivent dans mon sein.

Je veux voir de mes yeux l'Olympe dont la neige
Blanchit le front chenu,
Et les Grâces que suit Éros, riant cortège,
Folâtrer le sein nu!

Comme dans les combats du superbe Encelade,
Ardent comme un lion,
Si ce n'est point assez d'Ossa pour l'escalade,
J'y mettrai Pélion.

J'irai jusques au ciel, dans ses voûtes profondes,
Lui voler pour mes vers
Le rhythme qu'en dansant chantent en chœur les mondes
Qui forment l'univers.

Je boirai le nectar de la force première,
Et dans la main du dieu,
Impassible titan, chercheur de la lumiere,
J'irai voler le feu.

Alors, vous que j'ai faits et d'une fange vile
Et de ce qui m'est cher,
Vous vivrez de ma vie, ô colosses d'argile,
Et vous vous ferez chair !

Vous vivrez, ô mes fils ! et comme d'un jeune arbre
On secouerait les fleurs,
Moi je ferai couler avec mon doigt de marbre
Votre sang et vos pleurs.

Comme une floraison par le printemps hâtée,
Par l'effort de mon bras
Tu sortiras du bloc, ô jeune Galatée !
Et tu me souriras !

Moi-même dans tes yeux j'allumerai l'étoile
D'or et de diamant,
Et, père enorgueilli, je te tiendrai sans voile
Sous mes lèvres d'amant !

Car je me sens élu pour ton amour étrange
Qui me cherche et me fuit.
J'ai le cœur de Jacob, et je puis avec l'Ange
Lutter toute une nuit.

La Muse me sait fort, et m'est souvent prodigue
De ses âpres baisers,
Qui font que l'impuissant décroise de fatigue
Ses bras martyrisés.

Toi qu'elle aime, ô poëte, à qui la voix de l'Ode
En ton berceau parlait !
Toi que, petit enfant, la fille d'Hésiode
A nourri de son lait !

Victorieux lutteur, qui tiens en main la palme,
Qui, déjà radieux,
Le front ceint de laurier, trônes dans le bleu calme
Pareil aux demi-dieux !

Si je te parle ainsi de la Déesse, ô maître !
C'est que dans ce moment,
A la face du ciel, toi seul et moi peut-être
L'aimons sincèrement.

Mai 1845.

SCULPTEUR, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase;
Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats.
Pas d'Héraklès vainqueur du monstre de Némée,
Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée;
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions,
Ni de riant Bacchos attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes;
Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes
Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis
Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lys.
Qu'autour du vase pur, trop beau pour la Bacchante,
La verveine mêlée à des feuilles d'acanthe
Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement
S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,
Les bras pendant le long de leurs tuniques droites
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

Février 1846.





ODELETTES

1846-1872

..... Ego Dis amicum
Sœculo festas referente luces
Reddidi carmen, docilis modorum
Vatis Horati.

Horace, *Odes*, livre iv.



A SAINTE-BEUVE

Cher Maître,

VOUS *avez retrouvé la France des rimeurs d'odelettes, et c'est vous qui nous avez appris à lire dans Ronsard. Quand vous avez pratiqué votre critique, vous avez fondu les plus rares suavités du sentiment personnel dans une forme travaillée de main d'ouvrier, et qui touche d'un côté à Callimaque, de l'autre côté à Belleau. C'est à cause de cela que je vous dédie ces quelques pages. Votre œuvre entière, n'est-ce pas l'odelette du dix-neuvième siècle ?* Volupté, *ce roman de toutes les âmes, ce n'est au fond que l'odelette d'un cœur à trois cœurs.* Les Consolations, *cette* Vie Nouvelle *d'à présent,*

c'est l'odelette d'un seul Dante à vingt Virgiles plus ou moins authentiques. Port-Royal, *c'est l'odelette d'un quasi-sceptique à une hérésie! Les* Critiques et Portraits, *les* Portraits de femmes, *les* Causeries du lundi, *c'est la série des odelettes du critique-poëte à cet ami Protée qui s'appelle le monde!*

Si l'on m'accusait pour avoir repris quelques mètres passés de mode, pour avoir tâché d'innover là où vous et vos pairs semblez avoir épuisé les audaces légitimes, ne trouverais-je pas en vous, cher maître, un défenseur naturel? Les Pensées de Joseph Delorme *m'ont enseigné mes théories, les* Notes et Sonnets *qui sont à la suite des* Pensées d'août *m'ont donné le type de mes formules.*

Vous l'avez dit excellemment, soyons les derniers de notre ordre, les derniers des délicats. C'est justice que je vous rapporte ces grappes folles de ma vendange, à vous qui m'avez signalé Chanaan.

THÉODORE DE BANVILLE.

Avril 1856.





PRÉFACE

Le titre de ce petit volume n'a pas été choisi au hasard. Il représente plus nettement qu'aucun autre tout un ordre de compositions poétiques. L'Odelette, c'est une phrase d'ode-épître, une manière de propos familier relevé et discipliné par les cadences lyriques d'un rhythme précis et bref. C'est, si vous voulez, une goutte d'essence de rose scellée sous une étroite agate dans le chaton d'une bague, cadeau d'anniversaire, rappel quotidien d'une joie fugitive. C'est encore, si vous l'aimez mieux, un de ces thèmes de valse ou de mazurke favorite que le pianiste note en souvenir d'une affection ou d'un amour, et qu'il appelle du nom qui lui dicta cette sincère inspiration du moment.

L'Odelette est née en Grèce, aux premiers temps, pendant les heures perdues de la muse. Anacréon la dépêchait vers Bathylle sous l'aile de son pigeon messager. Elle a picoré, abeille mélodieuse, de Syracuse à Alexandrie, du verger de Moschos au jardin de Méléagre, et son aile a palpité sur la quenouille que Théocrite envoyait à Nicias. Horace n'offrait ni airain de Corinthe ni coupes d'or aux patriciens, ses patrons et ses hôtes, mais il leur dédiait des odelettes. Ainsi firent à leur tour, dans le cycle des croyants de l'Islam, tant de fumeurs de hachich, tant de buveurs d'opium, dont le Maître solennisa les emportements et les extases. Lauréats de la foire d'Occadh ou courtisans des sultans de la Perse, exécutants de ghazels ou de pantoums, Hafiz ou Rabiah ben al-Kouden, Ferideddin Attar ou Chemidher-el-Islami, tous ces torrents de la poésie orientale ont disséminé dans le palais des souverains ou dans les harems des Fathmas et des Aïchas les limpides ruisseaux de l'Odelette. Ne sont-ce pas des odelettes encore que se renvoient de la tente à la tente, à travers les échos fraternels du désert, et les tolbas mélancoliques, et les chambis improvisateurs? Sur les bords de la Loire, vers ce château qui se souvient d'Agnès Sorel, dans ces salles où Henri de Guise, dans sa suprême nuit, et attendant les assassins, fredonnait aux pieds de sa maîtresse l'odelette que Desportes avait rimée à ses frais : Rosette, pour un peu d'absence, *Abd-el-Kader, prisonnier, a récité plus d'une odelette aux Agnès Sorel d'aujourd'hui!*

Laissons l'hypothèse, l'histoire est assez longue. En France, Charles d'Orléans a préludé sur la lyre aux cordes d'argent. Au XVIe *siècle, tous les virtuoses de la pléiade, Belleau, Baïf, Desportes, et Ronsard plus qu'eux tous, dépensèrent le meilleur de leur art à accomplir l'œuvre légère. Plus tard, l'Odelette ne fut guère en faveur : elle ne s'accommodait pas plus à la gravité froide de Boileau qu'au sans-gêne incorrect de Voltaire. Serai-je assez heureux pour avoir ressaisi l'écho de quelques-unes de ces chansons dont chacune a eu la minute d'harmonie et de gloire ? Je ne l'espère pas. L'entreprise avait trop de difficultés. Une odelette ne dure pas plus longtemps que la roulade d'un rossignol, mais, pour le jeu de ces trilles et de ces arpèges vite envolés, il faudrait une voix d'un timbre toujours pur.*

Ce livre sera éclairé du moins auprès du public par le reflet des renommées fraternelles auxquelles je le consacre. Ainsi les chevaliers d'autrefois, à la veille de leurs lointains voyages, lâchaient à travers leurs parcs et leurs forêts quelque biche privée dont le collier portait le nom d'une dame enlacé avec le nom du suzerain. S'ils n'échappaient pas aux dangers de la route, la pieuse inscription leur survivait et attestait qu'ils avaient entretenu dans leur cœur ces deux grandes vertus de l'homme : la tendresse et le respect.

Avril 1856.



Verson ces roses en ce vin,
En ce bon vin verson ces roses,
Et boivon l'un et l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Prennent en boivant quelque fin.

RONSARD, *Odes*, livre IV.



ODELETTES

Loisir

Nous avons vu ce mois d'Avril
Engourdi par un froid subtil:
Le printemps était en péril.

Enfin, tout se métamorphose!
Mai, comme un jeune sein, arrose
De pourpre le bouton de rose.

Le vieil Hiver est aux abois.
Lauriers, c'est à vous que je bois:
Si, nous irons encore au bois!

Les pommiers sont couverts de neige.
Avec tout son riant cortège,
Le nouveau soleil nous assiège.

Enfants blonds comme les épis,
Ébattez-vous, Amours, tapis
Sur mes divans et mes tapis!

Voici les jours où tout me presse
De chercher ta molle caresse,
Poétique et sage Paresse!

L'utile est enfin négligé.
Depuis ce beau temps enragé,
Chacun prend un petit congé.

Chacun, dans le mois de la sève,
A son dur labeur donne trêve,
Pour dorloter un peu son rêve.

L'homme grave songe aux houris:
On le voit quêter les souris
De mesdemoiselles Souris.

On a du répit, même au bagne.
Le feuilletoniste en campagne
Va revoir la Grèce ou l'Espagne.

Ploutos dédaigne son trésor,
Et, pour six semaines encor,
Défend qu'on lui montre de l'or.

Nous, par les mêmes théories,
Nous fuyons les imprimeries,
Le mélodrame et les féeries.

Le soir on ne boit plus de thé,
Et notre journal endetté
Entame les romans d'été.

Les théâtres n'ont plus de queues;
Scapin court pendant quatre lieues
Après les petites fleurs bleues.

L'artiste, affolé de rayons,
S'en va regarder les Troyons
Que le bon Dieu fait sans crayons.

Rose sort à pied, sans berline,
Sans fard, sans diamants. Céline
Met sa robe de mousseline.

Le savant au cœur plein de foi
Bouquine avec un tendre émoi
Pour trouver un Estienne. Et moi,

Cependant que les violettes
Ouvrent leurs fraiches cassolettes,
Je rimerai des Odelettes.

Mai 1855.

A Arsène Houssaye

Grace aux Dalilas,
Nos rimeurs sont las
De gloire,
Et, comme un hochet,
Ont jeté l'archet
D'ivoire!

Au rhythme ailé d'or
Il fallait encor
Un maître
Fou de volupté,
Alors j'ai dompté
Le Mètre!

J'ai repris mon luth,
Et, suivant le but
Féerique,
Je m'en vais cherchant
Le secret du chant
Lyrique.

Œil épanoui,
Je peins ébloui
    Ou triste,
Le ciel radieux,
Et, mélodieux
    Artiste,

Près du fleuve grec
Murmurant avec
    Les cygnes
Fiers de leur candeur,
Je dis la splendeur
    Des lignes.

Mon vin triomphant,
Sais-tu quelle enfant
    Le verse?
Viens, et tu verras,
Poëte, quel bras
    Me berce!

O chasseur altier,
Qui fuis le sentier
    Profane,
Songeur qu'autrefois
Rencontrait au bois
    Diane!

Comme toi, qui vins
Si jeune aux divins
Rivages,
Ami, j'ai toujours
Voulu des amours
Sauvages.

Ah! quand Mai sourit
Aux prés où fleurit
La menthe,
Trouveurs de loisir,
Sachons y choisir
L'amante!

Nymphe au regard bleu,
Si sa lèvre en feu
Caresse
Nos fronts sans témoins,
Qu'elle soit au moins
Déesse!

Toi, pâle et rêvant,
Au bois que le vent
Assiége,
Tu suis à dessein
La guerrière au sein
De neige!

Moi, parmi nos jeux,
Mon plus orageux
Délire
Toujours s'en revient
Vers celle qui tient
La lyre !

Sans doute elle a pris
La foule en mepris,
Et porte
Un peu trop souvent
Sa crinière au vent.
Qu'importe !

J'aime sa pâleur,
Et sa bouche en fleur
Est saine !
Son sang et sa chair
Les voilà, mon cher
Arsène.

O sens embrasés !
Maitresse aux baisers
Savante !
Tendre et chère voix,
Ici tu la vois
Vivante.

Dos flexible et nu !
Sourire ingénu
  Qui m'aime !
L'or de ses cheveux
M'enivre, et je veux,
  De même,

Dans mon sang qui bout
Gardant jusqu'au bout
  Ma fièvre
Tout comme à présent,
Mourir en baisant
  Sa lèvre !

Mai 1855.



A Sainte-Beuve

A la porte d'un beau château
Bâti pendant la Renaissance,
Une dame au riche manteau,
Les cheveux baignés d'une essence
Divine, rit au vert coteau.

Elle a l'œil superbe et moqueur;
Ses sourcils noirs aux courbes jointes
Enivrent comme une liqueur,
Et des rayons baisent les pointes
Folâtres de sa bouche en cœur.

Elle montre l'un de ses seins
Nu. Plus souple qu'une liane,
Cette Nymphe, heureuse aux larcins,
A pris les armes de Diane
Qui lui servent pour ses desseins.

Son arc est d'un bois lisse et dur,
Et ses flèches bien aiguisées,
Cachant leurs pointes d'acier pur
Sous la dorure déguisées,
Sonnent dans le carquois d'azur.

Quand sa tresse inonde son cou,
(Bien que cette amante farouche
Vous plante là pour un bijou,)
Pour les morsures de sa bouche
On se résigne à mourir fou.

Cette chasseresse d'Amours
Dont il faut, même au prix d'un crime,
Idolâtrer les fiers atours
Et les belles mains, c'est la Rime,
Délice et tourment de nos jours.

Quel bonheur, d'orner ses appas
De joyaux! Au bois qu'avril dore,
Quel bonheur de baiser ses pas!
Quand on l'a connue, on l'adore
Pour jamais, et jusqu'au trépas.

Oh! pour moi, rien n'éclipsera
Sa lèvre indignée et rieuse!
Sa voix seule me bercera
Et mon sang tout entier sera
Bu par cette victorieuse.

Car, s'il faut la fuir, quel tourment!
Loin de son regard comme on jeûne!
Ce que vaut ce clair diamant
Tu le sais bien, toi qui, tout jeune,
As été son plus cher amant!

Mai 1855.



A Charles Asselineau

VAINEMENT tu lui fais affront,
Votre brouille m'amuse,
Car je reconnais sur ton front
Le baiser de la Muse.

Tout est fini, si tu le veux;
Mais que le vent les bouge,
Vite on le voit sous tes cheveux,
La place est encor rouge.

Tu fuis le bois des lauriers verts
Et la troupe des cygnes,
Et, pour mieux laisser l'art des vers
A des chanteurs plus dignes,

Tu ne t'égares plus jamais
Sous la lune blafarde.
La modestie est bonne, mais
Cette fois prends-y garde!

Par ces scrupules obligeants,
Trop souvent on condamne
La fée amoureuse à des gens
Coiffés de têtes d'âne.

Firdusi ne vit plus à Thus!
Toutes les nuits un ange
Vient baiser les fleurs de lotus
Aux bords sacrés du Gange;

L'hyacinthe frissonne encor
Dans les clairières lisses;
Toujours, faisant du soleil d'or
Les plus chères délices,

La rose à sa douce senteur
Enivre Polymnie,
Mais je connais plus d'un auteur
Qui n'a pas de génie!

Viens! ne laisse pas galamment
Notre gentille escrime
Aux sots, privés également
De raison et de rime.

Au moins, reprends notre lien
Pour une année entière!
Et d'ailleurs, ami, tu peux bien
Chez le vieux Furetière

Errer comme en un Sahara;
    Acheter et revendre
Des bouquins; Érato saura
    Toujours où te reprendre!

Au mois où s'ouvrent les boutons,
    Tous ceux qui l'ont aimée
Reviennent comme des moutons
    Sur sa trace charmée.

Or, justement, pris à l'attrait
    De mes rimes prolixes,
J'entends errer dans la forêt
    Les elfes et les nixes;

Et, dans le parc où nous songeons,
    La sève, dont la force
Croît, gonfle déjà les bourgeons
    Prêts à rompre l'écorce.

Mai 1855.



A Henry Mürger

COMME l'autre Ophélie,
Dont la douce folie
S'endort en murmurant
Dans le torrent,

Pâle, déchevelée
Et dans l'onde étoilée
Éparpillant encor
Ses tresses d'or,

Et comme Juliette,
Qui craignait l'alouette
Éveillée au matin
Parmi le thym,

Elle est morte aussi jeune
Au bel âge où l'on jeûne,
Ta pensive Mimi
Au front blêmi,

Et, dans la matinée
De la vingtième année,
Elle a fermé ses yeux
Insoucieux.

Parmi les pâles ombres
Qui, joyeuses ou sombres,
A l'entour de ton front
Voltigeront,

Dis, il en est plus d'une
Dont la tendre infortune
Souvent nous consola :
Mais celle-là,

C'est notre bien-aimée!
Sa trace parfumée
Reste encor dans les champs
Avec nos chants!

Lorsque, dans la nuit brune,
Un frais rayon de lune
Argente les berceaux
Et les ruisseaux,

Ta naïve Giselle
Effleure de son aile
Des lys et des rosiers
Extasiés,

Et, diaphane et blanche,
Le soir vers nous se penche,
En posant ses deux mains
  Sur les jasmins.

Sa plainte triste et pure
Dans le ruisseau murmure,
Et s'envole en rêvant
  Avec le vent.

Que le printemps renaisse,
Ame de ta jeunesse,
Elle tressaille aux sons
  De tes chansons,

Et parfois se soulève,
Pour les entendre en rêve
Dans la brise passer
  Et s'effacer.

Rendors-toi, dors heureuse,
Pauvre fille amoureuse :
Notre amour te défend
  Comme un enfant!

Croise tes mains d'ivoire :
Car, du moins, ta mémoire
Qui sait nous attendrir,
  Ne peut mourir!

Que le zéphyr en fête
Te berce! le poëte,
Qui jadis te pleura,
  Se souviendra!

Dans l'herbe toujours verte
Où, de roses couverte,
Penche sous le tombeau
  Ton front si beau,

La fleur de la prairie
Brille, toujours fleurie,
Et peut se marier
  A son laurier!

Mai 1855.



A Edmond et Jules de Goncourt

Comme sur un beau lac où le feuillage tremble,
Deux cygnes dans l'azur au loin voguent ensemble ;

Comme deux fiers chevaux, buvant au flot des airs,
Courent échevelés dans le feu des déserts ;

Comme en un bas-relief plus blanc que les étoiles,
S'avancent le front haut deux vierges aux longs voiles ;

Comme deux vers jumeaux volent d'un même essor,
Attachés par la Rime avec des liens d'or ;

De même, avec amour, frères, vos deux pensées
Marchent d'un pas égal, l'une à l'autre enlacées.

O poëtes heureux ! comme dans votre esprit,
Le même ardent rayon sur vos lèvres fleurit,

Et, par un double effort, vos âmes fraternelles
Vers le même Ideal ensemble ouvrent leurs ailes !

Mai 1855.

A Alphonse Karr

Que de fois sous les tilleuls,
Tous deux seuls
Avec ma maitresse blonde,
Ton livre m'a fait songer,
Étranger
A tout le reste du monde!

Je m'alanguissais, à voir
Son œil noir,
Et, me répétant : Je t'aime!
Sans songer au lendemain,
Dans sa main
Elle tenait le poëme.

Oh! les charmants écoliers!
Vous mêliez
Votre voix et votre haleine
Et vos soupirs amoureux,
Couple heureux,
O Stéphen, ô Magdeleine!

Tel, au mois couleur du jour
Où l'amour
A la terre se marie,
Au fond des vertes forêts
Je pleurais
Sur les genoux de Marie!

Telle Eunice emporte Hylas!
Puis, hélas!
Tout s'enfuit de la mémoire,
L'oubli vient, puis le remord,
Puis la mort,
C'est bien l'éternelle histoire.

Il en est une autre aussi,
Dieu merci!
Douce, à mon âme inquiète :
Roméo tombe au printemps,
A vingt ans,
Auprès de sa Juliette!

Il sort par un beau matin
Du festin,
Plein de jeunesse et de sève,
Et meurt les yeux embrasés
De baisers :
Mais, celle-là, c'est le rêve!

Mai 1855.

A Zélie

MA sœur, ma sœur, n'est-il pas de défense
Contre l'affront du temps ?
Qui les a pris, ces jours de notre enfance
Où, les cheveux flottants,

Beaux, enviés par les mères jalouses,
Couple au regard vermeil,
Tu me suivais à travers les pelouses,
Malgré le grand soleil ?

Te souvient-il de ce jardin sauvage
Tout au cœur de Moulins,
Où nous courions, ignorant tout servage,
Sous les arbres câlins ?

Il était triste et rempli de mystères.
Jamais ses beaux fruits mûrs
N'étaient cueillis, et les pariétaires
Envahissaient les murs.

Sur leur sommet que la mousse inégale
Peignait de ses couleurs,
Montait superbe un rosier du Bengale
Écrasé sous les fleurs.

Parfois, bercé dans un songe illusoire
Dont s'enchantent mes yeux,
Quand je revois au fond de ma mémoire
Ce lieu mystérieux,

Mon souvenir, empli de ses murmures
Et de ses floraisons,
Y réunit les diverses parures
De toutes les saisons,

Et tout se mêle ainsi qu'une famille:
Les soucis et les lys,
La vigne folle avec la grenadille;
Près des volubilis

Le glaïeul rose et ses feuilles en pointes;
Partout le vert lézard
Venait courir sur les pierres disjointes;
La liberté sans art

Avait rendu leurs énergiques poses
Aux vieux arbres fruitiers,
Et sur le mur pendaient, blanches et roses,
Des touffes d'églantiers,

Les nénufars, dans la mare déserte,
Fleurissaient sur les eaux,
Où se formait une enveloppe verte
A l'abri des roseaux.

Dis, nous vois-tu dévastant les groseilles
Et les grains du cassis ?
Autour de nous voltigeaient les abeilles,
L'éclatante chrysis,

Et mille oiseaux, en bandes familières,
Se penchaient tout le jour
Pour boire, au bord des urnes que des lierres
Tapissaient à l'entour.

La solitude avait pris sa revanche.
Dans ce recueillement
L'ortie, hélas ! coudoyait la pervenche :
C'était morne et charmant.

Nous jouions là, gais pour une chimère,
Courant, ou bien assis
Dans le gazon. Parfois notre grand'mère,
La veuve aux chers soucis

Qui fut si belle et qui mourut si jeune,
Se montrait sur le seuil,
Le front pâli comme par un long jeûne,
Triste et douce, en grand deuil.

Juin 1846.

A Léon Gatayes

Avec ses sanglots, l'instrument rebelle,
Qui sent un pouvoir plus fort que le sien,
Donne l'harmonie enivrante et belle
Au musicien.

Le cheval meurtri, qui saigne et qui pleure,
Cède au cavalier, rare parmi nous,
Dont aucun effort ne peut avant l'heure
Lasser les genoux.

De même d'abord, le Rhythme farouche
Devant la Pensée écume d'horreur,
Et, pour se soustraire au dieu qui le touche,
Se cabre en fureur.

Mais bientôt, léchant la main qui l'opprime,
Il marche en cadence, et comme par jeu,
Son vainqueur lui met le mors de la Rime
Dans sa bouche en feu.

Tu le sais, ami, toi dont l'Art s'honore,
Homme à la main souple, au jarret d'acier,
Qui fais obéir la harpe sonore
Et l'ardent coursier;

Lorsque aimé d'Isis aux triples ceintures,
Un homme intrépide a baisé son sein,
La création et les créatures
Suivent son dessein.

Le Génie en feu donne à l'âme altière
Le Commandement, ce charme vanté,
Et l'Esprit captif dans l'âpre Matière
Cède épouvanté.

Mai 1855.



A Méry

PLUS vite que les autans,
Saqui, l'immortelle, au temps
De sa royauté naissante,
Tourbillonnait d'un pied sûr,
A mille pieds en l'air, sur
Une corde frémissante.

Et l'on craignait que d'un bond
Parfois son vol vagabond
Décrochât, par aventure,
Parmi les cieux étoilés,
Les astres échevelés
Fouettés par sa chevelure.

En haut vers elle parfois,
Comme de tremblantes voix,
Montaient les cris de la foule
Qu'elle voyait du ciel clair
Confuse comme une mer
Où passe l'ardente houle.

Et, soit qu'en faisant un pas
Elle regardât en bas
Ou vers les célestes cimes,
Aux cieux que cherchait son vol,
Comme à ses pieds sur le sol,
Elle voyait deux abimes.

Dans les nuages vermeils,
Au beau milieu des soleils
Qu'elle touchait de la tête
Et parmi l'éther bravé,
Elle songeait au pavé.
Tel est le sort du poëte.

Il trône dans la vapeur.
Beau métier, s'il n'avait peur
De tomber sur quelque dalle
Parmi les badauds sereins,
Et de s'y casser les reins
Comme le fils de Dédale.

Dans l'azur aérien
Qui le sollicite, ou bien
Sur la terre nue et froide
Qu'il aperçoit par lambeau,
Il voit partout son tombeau
Du haut de la corde roide,

Et, sylphe au ventre changeant
Couvert d'écailles d'argent,
Il se penche vers la place
Du haut des cieux irisés,
Pour envoyer des baisers
A la vile populace.

Mai 1855.



A Gavarni

La Beauté, fatal aimant,
Est pareille au diamant
Que la fange peut mouiller
    Sans le souiller.

Jusqu'au milieu du ruisseau,
L'éclat pur de son berceau
Garde un charme essentiel
    Qui vient du ciel.

Ainsi, leurs cheveux au vent,
Vois ces folles qui souvent
Bercent le premier venu
    Sur leur bras nu.

Ces filles aux teints flétris,
Qui dévisagent Paris
Avec leur regard moqueur,
    N'ont plus de cœur.

Leur sein insensible et froid
Que mord le corset étroit,
N'a jamais pendant un jour
Tremblé d'amour.

Idoles ivres d'encens,
Dont rien n'éveille les sens,
Elles n'ont jamais pleuré
Ni soupiré.

Plus pâles que nos Ennuis,
Ces spectres des folles nuits
Ne mentent même pas bien,
Et n'aiment rien.

Rien ! ni l'orgie et le bal
Qui se tord en carnaval
Sous les clairons furieux,
La flamme aux yeux,

Ni le Vin, or ruisselant,
Ame du raisin sanglant
Qui met ses riches manteaux
Sur nos coteaux,

Ni la colère du Jeu,
Qui rend puissants comme un dieu
Les combattants éblouis
De ses louis,

Ni cette perle des mers
Arrachée aux flots amers,
Ni Golconde et son trésor,
Ni même l'Or !

Car l'Or sur notre chemin,
C'est l'Art sacré dont la main
Embellit les horizons
De nos prisons;

C'est la sereine fierté,
C'est un jour de liberté
Sous les ombrages fleuris
Loin de Paris;

C'est l'Amitié, douce voix,
Qu'on peut encore une fois
Accueillir et mieux choyer
A son foyer.

Mais ce gouffre où tout se perd !
Mais elles ! L'or ne leur sert
Qu'à se parer de chiffons
Pour des bouffons.

Pourquoi donc les chantons-nous,
Cœurs de l'Idéal jaloux,
Qui toujours au ciel obscur
Cherchons l'azur ?

Sur leurs têtes sans douceur
Pourquoi, poëte et penseur,
Fais-tu jaillir un rayon
De ton crayon ?

O philosophe subtil,
Dis-le-moi, que reste-t-il
A leur front désenchanté ?
Quoi ? la Beauté !

La Beauté, miroir secret,
Où l'amour divin parait
Reflété comme en un ciel
Matériel !

Mai 1855.



A Adolphe Gaïffe

Jeune homme sans mélancolie,
Blond comme un soleil d'Italie,
Garde bien ta belle folie.

C'est la sagesse ! Aimer le vin,
La beauté, le printemps divin,
Cela suffit. Le reste est vain.

Souris, même au destin sévère !
Et quand revient la primevère,
Jettes-en les fleurs dans ton verre.

Au corps sous la tombe enfermé
Que reste-t-il ? D'avoir aimé
Pendant deux ou trois mois de mai.

Cherchez les effets et les causes,
Nous disent les rêveurs moroses.
Des mots ! des mots ! cueillons les roses.

Mai 1855.

Il est dans l'île lointaine
Où dort la péri,
Sur le bord d'une fontaine,
Un rosier fleuri

Qui s'orne toute l'année
Des plus belles fleurs.
Il est une coupe ornée
De mille couleurs,

Dont le sein de marbre voile
Les flots d'un doux vin.
Il est une blanche étoile
Au rayon divin,

Qui verse de blanches larmes
Au cœur des lys blancs.
Il est un seuil, plein de charmes
Pour mes pas tremblants,

Où je vais poser ma tête
  Pour me reposer.
Il est un jardin en fête
  Plus doux qu'un baiser,

Qui le soir, au clair de lune,
  Tressaille embaumé,
C'est ton front, ta tresse brune,
  Ta lèvre, ô Fatmé !

Juin 1847.



A Raoul Lebarbier

LORSQUE avec les sons
Dont tu les complètes,
Tu fais des chansons
De mes odelettes,
Mille aspects divers
De grâce physique
Naissent dans mes vers
Avec ta musique !

A ta seule voix,
Tout en eux s'éveille
Et vit à la fois.
O rare merveille !
A ma vigne en fleur,
A ma moisson mûre,
Tu rends la couleur
Avec le murmure !

Au ciel rougissant
De clartés sans voiles,
La nuit en naissant
Frissonne d'étoiles,
Et sous les berceaux
Où sa voix touchante
Ravit les ruisseaux,
Le rossignol chante !

La biche qui court
Parmi les charmilles
S'arrête tout court,
Et des jeunes filles
Sous tes feux tremblants,
O lune incertaine,
Lavent leurs pieds blancs
Dans une fontaine.

C'est sous le bouleau,
Dont les feuilles sombres
Découpent dans l'eau
De légères ombres,
Et lorsqu'un éclair
Montre leurs visages,
On sent courir l'air
Dans ces paysages !

Derniers enchanteurs
Des âmes en fête,
O divins chanteurs,
Qui sur notre tête
Agitez encor
D'une main hardie
Les clochettes d'or
De la mélodie !

Dans l'azur secret,
Un sylphe voltige
Sur votre forêt
Où tout est prestige.
Chaque art a le sien,
Mais rien ne s'achève,
O musicien,
Qu'avec votre rêve !

Le monde amoureux
De la Poésie
Se sent plus heureux
Lorsqu'il s'extasie
Aux accords si doux
Nés de ce délire,
Mais c'est toujours vous
Qui tenez la lyre !

Mai 1855.

Aimons-nous et dormons
Sans songer au reste du monde !
Ni le flot de la mer, ni l'ouragan des monts,
Tant que nous nous aimons
Ne courbera ta tête blonde,
Car l'amour est plus fort
Que les Dieux et la Mort !

Le soleil s'éteindrait
Pour laisser ta blancheur plus pure.
Le vent, qui jusqu'à terre incline la forêt,
En passant n'oserait
Jouer avec ta chevelure,
Tant que tu cacheras
Ta tête entre mes bras !

Et lorsque nos deux cœurs
S'en iront aux sphères heureuses
Où les célestes lys écloront sous nos pleurs,
Alors, comme deux fleurs
Joignons nos lèvres amoureuses,
Et tâchons d'épuiser
La Mort dans un baiser !

Janvier 1846.



A Philoxène Boyer

David, brûlé de pures flammes,
Dans un chant aux notes divines,
Pour faire soupirer deux âmes
Croise des rimes féminines.

La Volupté ravie embrase
Tout ce cantique des cantiques,
Et jamais si suave extase
Ne charma les odes antiques.

On dirait deux blanches colombes
Que les feux de l'amour meurtrissent,
Roucoulant au-dessus des tombes
Au mois où les roses fleurissent.

Si comme toi, quand tu te penches
Sur sa féerie où tout respire,
J'avais entrevu sous les branches
Le songe étoilé de Shakspere,

Je voudrais écrire un poëme
Dans ce rhythme des cœurs fidèles,
Aussi doux que le mot : *Je t'aime,*
Et rempli de langueurs mortelles,

Et, comme dans une peinture
Où se lamente le génie,
Toutes les voix de la nature
Pleureraient dans ma symphonie.

Juin 1856.



A un riche

Ma foi, vous avez bien raison,
Vous pour qui tout est floraison
Et violettes
Parfumant les pieds de vos lys,
De ne pas célébrer Phyllis
En odelettes.

Vous qui pouvez chaque matin,
Bercé par le flot de satin
Qui vous arrose,
Voir dans l'or de votre salon
Tomber les flèches d'Apollon,
Parlez en prose!

Mais pour nous qui, jusqu'à présent,
Soupons sous la treille en causant
Avec la lune,
(Et c'est notre meilleur repas!)
Ami, ne nous enlevez pas
Notre fortune.

Dans les fleurs, près de frais bassins,
Nous nous couchons sur des coussins
Très prosaïques,
La pourpre au dos, vous le savez!
Et dans des bains de stuc pavés
De mosaïques.

Le col paré de nos présents,
De belles filles de seize ans
Nous versent même
Avec le charme oriental,
Le vin du Rhin dans ton cristal,
Sainte Bohême!

O nuit d'étoiles sous les cieux!
Jardins, nectar délicieux,
Voûte sublime!
Nous les possédons en effet,
Mais, hélas! ce beau monde est fait
Avec la rime.

Sans elle et ses prismes fleuris,
Pour pouvoir chercher hors Paris
L'eau murmurante
Qui court dans les gazons naissants,
Il nous faudrait bien quatre cents
Écus de rente!

Ou, je frissonne d'y penser!
Nous n'oserions pas nous passer
La fantaisie
De perdre un quart d'heure aux genoux
De Cidalise. Ah! laissez-nous
La poésie!

Mai 1855.



Chant séculaire

NOTRE Eldorado,
Mes amis, enfin doit éclore :
Malgré mon bandeau,
Je vois une nouvelle aurore.
Aux cieux extasiés
Tout est pourpre et rosiers :
Voici l'heure, ô sainte colère !
De chanter le chant séculaire :
Les temps sont venus
Pour les Dieux inconnus !

O sombres penseurs
Forts et seuls comme les grands chênes,
O vierges nos sœurs,
Tendres lys brisés par des chaînes !
Laissez le saint amour
Éclater au grand jour,
Car Cypris, la pâle captive,
A lavé son front dans l'eau vive :
Les temps sont venus
Pour les Dieux inconnus !

Tout ce qu'on pleura,
Dévouement, liberté, génie,
Tout refleurira
Pour le règne de l'harmonie :
L'art sera dévoilé
Comme un ciel étoilé,
Et la Muse, pareille aux femmes,
Chantera ses épithalames :
Les temps sont venus
Pour les Dieux inconnus !

Je vois les doux vers
Rejaillir en strophes écloses,
Et des arbres verts
Un miel pur couler dans les roses.
Les Grâces vont pieds nus
Sur les monts chevelus

Et leur pas dans les fleurs naissantes
Guide en chœur les vierges dansantes :
Les temps sont venus
Pour les Dieux inconnus !

L'Auguste Beauté
A quitté les bois de Cythère ;
Son calme enchanté
Resplendit sur toute la terre,
Et le mal abattu
Sous ses pieds meurt vaincu.
Nous tenons sans honte et sans fièvres
L'Idéal vivant sous nos lèvres :
Les temps sont venus
Pour les Dieux inconnus !

Avril 1846.



A Roger de Beauvoir

Ce temps est si sévère
  Qu'on n'ose pas
Remplir deux fois son verre
  Dans un repas,

Ni céder à l'ivresse
  De son désir,
Ni chanter sa maîtresse
  Et le plaisir!

On croit que, pour paraître
  Rempli d'orgueil,
Il est distingué d'être
  Toujours en deuil!

Les topazes, la soie,
  La pourpre et tout,
Ne font pas une joie
  D'assez bon goût,

Et les bourgeois que flatte
  Un speech verbeux,
Ont peur de l'écarlate
  Comme les bœufs!

O pauvres gens sans flamme,
  Qui, par devoir,
Mettent, même à leur âme,
  Un habit noir!

Qu'ils ne puissent plus boire
  Sans déroger,
C'est bien fait pour leur gloire!
  Mais, cher Roger,

Nous de qui le cœur aime
  Un doux regard,
Admirons ce carême
  Comme objet d'art,

Et restons à notre aise
  Dans le soleil
Qu'a fait Paul Véronèse
  Aux Dieux pareil!

Sa lèvre nous embrase!
  Que ces marchands
Gardent pour eux l'emphase,
  Et nous les chants!

Tant que des gens moroses
  Le ciel épris
Ne mettra pas aux roses
  Un habit gris,

Tant qu'au dôme où scintillent
  Les firmaments,
Parmi les saphirs brillent
  Des diamants,

Tant qu'au bois, où m'accueille
  Un vert sentier,
Naîtront le chèvrefeuille
  Et l'églantier,

Tant que sous les dentelles
  Daignent encor
Nous sourire les belles
  Aux cheveux d'or,

Tant que le vin de France
  Et les raisins
Porteront l'espérance
  A nos voisins,

Gardons la jeune Grâce
  Pour échanson,
Que jamais rien ne lasse
  Notre chanson!

Et vous que j'accompagne
  Jusqu'au mourir,
Versez-nous le champagne!
  Laissons courir,

Avec l'or et la lie
  De sa liqueur,
L'inconstante folie
  Dans notre cœur.

Buvons ce flot suave
  Et sans rival,
Et nous prendrons l'air grave
  Au carnaval!

Mai 1855.



La Vendangeuse

Toi dont les cheveux doux et longs
Se déroulent en onde fière,
Comme les flots de ta rivière,
O belle fille de Châlons!
Penche ta tête parfumée,
Que je puisse, ô ma bien-aimée!
Voir baigné par ces cheveux blonds
Ton riant profil de camée.

O fille d'un climat divin!
Tu naquis plus blanche qu'un cygne
Et ton grand-père dans sa vigne
Mouilla ta lèvre avec du vin!
Aussi, lorsque la primevère
Triomphe du climat sévère,
Loin du monde vulgaire et vain,
Vers les cieux tu lèves ton verre.

Toute à l'instant qu'il faut saisir,
Tu mords, et d'une ardeur pareille,
Aux raisins gonflés de la treille
Comme à la grappe du plaisir!
Et sur ta poitrine, où se noie
Une lumière ivre de joie,
Mûrissent les fruits du Désir
Comme une vendange qui ploie.

En tes veines, de toutes parts,
Bourguignonne aux tresses dorées,
Le sang des Bacchantes sacrées
Bouillonne dans ton sang épars,
Et tu tiens tes idolâtries
De ces guerrières des féeries
Qui conduisaient les léopards
Avec des guirlandes fleuries!

Il fut ton aïeul, cet amant
De la chanson ivre et sauvage,
Menant sur son char de feuillage,
Par l'Attique, un troupeau charmant!
C'est pourquoi, danseuse étourdie,
Tu fais d'une main si hardie
Carillonner joyeusement
Les grelots de la Comédie!

O vendangeuse! tu souris,
Embrassons-nous jusqu'à l'ivresse!
Buvons encore, ô ma maîtresse!
Déroule tes cheveux chéris
Sur ces raisins! car, ô merveilles!
Tes tresses blondes sont pareilles
Au soleil qui les a mûris,
Et ta bouche aux grappes vermeilles.

Septembre 1853.



A Théophile Gautier

Quand sa chasse est finie,
Le poëte oiseleur
Manie
L'outil du ciseleur.

Car il faut qu'il meurtrisse,
Pour y graver son pur
Caprice,
Un métal au cœur dur.

Pas de travail commode!
Tu prétends, comme moi,
Que l'Ode
Garde sa vieille loi,

Et que, brillant et ferme,
Le beau rhythme d'airain
Enferme
L'idée au front serein.

Car toi qui, fou d'extase,
Mènes par les grands cieux
Pégase,
Le cheval aux beaux yeux;

Toi qui sur une grève
Sais prendre en ton réseau
Le Rêve,
Comme un farouche oiseau;

Maître, qui nous enseignes
L'amour du vert laurier,
Tu daignes
Être un bon ouvrier.

Mai 1856.



A Théodore de Banville

Réponse à son Odelette

Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses !
Mais que pour marcher droit
Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit.

Fi du rhythme commode,
Comme un soulier trop grand,
Du mode
Que tout pied quitte et prend !

Statuaire, repousse
L'argile que pétrit
Le pouce
Quand flotte ailleurs l'esprit;

Lutte avec le Carrare,
Avec le Parcs dur
    Et rare,
Gardiens du contour pur;

Emprunte à Syracuse
Son bronze où fermement
    S'accuse
Le trait fier et charmant;

D'une main délicate
Poursuis dans un filon
    D'agate
Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis la détrempe
Et prends de l'émailleur
    La lampe,
Pour fixer ta couleur;

Fais les sirènes bleues,
Tordant de cent façons
    Leurs queues,
Les monstres des blasons

Dans son nimbe trilobe
La Vierge et son Jésus,
    Le globe
Avec la croix dessus.

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité.
Le buste
Survit à la cité.

Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent;
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus forts que les airains.

Dans la matière dure
Scelle ton rêve, afin
Qu'il dure
Tant que le monde ait fin.

THÉOPHILE GAUTIER.

Journal *L'Artiste*, 22 septembre 1857.



A Odette

ODETTE, vos cheveux vermeils
Ont le jaune éclat des soleils
Parmi les moissons enchantées,
Et caressent en nappes d'or
Vos tempes plus blanches encor
Que des étoiles argentées.

Quand l'aurore rose à demi
Se joue et frissonne parmi
Cette douce toison fatale,
De pâles et tristes lueurs
Éclairent de reflets rêveurs
Votre joue aux teintes d'opale.

Sur votre jeune front penché
L'étincelle d'un feu caché
Brille dans vos yeux clairs et sombres,
Et comme de tendres pistils,
Les bandeaux soyeux de vos cils
Vous caressent de grandes ombres.

Vos lèvres déjà tout en fleur
Ont l'harmonieuse pâleur
De la sensitive froissée,
Et ce lys que rien n'outragea,
Votre front se courbe déjà
Sous l'orage de la pensée.

Vos regards sont si languissants
Qu'à votre petit cœur je sens
Saigner de secrètes blessures,
Et parfois dans vos yeux pensifs
Je crois voir s'amasser, captifs,
Tous les pleurs des amours futures.

Ah! que ces pleurs silencieux
Ne coulent jamais de vos yeux!
Et ne voyez jamais éclore,
Autour de vos cheveux flottants,
De nos saisons que le printemps
Et de notre jour que l'aurore!

Que rien n'emplisse de sanglots
Votre âme pareille à ces flots
Où Dieu lui-même se reflète!
Parlez aux cieux, aux champs, aux bois,
Avec votre plus douce voix,
Soyez heureuse, chère Odette!

Dites aux bosquets de rosiers :
Je veux que vous me le disiez
Comment vos fleurs s'épanouissent,
Et parmi de calmes amours
Je veux que ma vie et mes jours
Ainsi que vos roses fleurissent !

A la source dont le flot clair
Boit le bleu transparent de l'air,
Dites : Je veux, ô flots sans nombre,
Que mes jours coulent, comme vous,
Sur un chemin facile et doux,
A l'abri d'un feuillage sombre !

Au bel Ange qui suit vos pas
Je veux que ma route ici-bas
Ne soit qu'harmonie et sourires !
Tel dans l'oasis du désert
On entend parfois un concert
De voix humaines et de lyres.

Tous écouteront votre vœu !
Vous parliez encore au bon Dieu
Hier dans les célestes féeries,
Et vous devez encor savoir
En quels mots se parlent au soir
Un ange et des roses fleuries.

Juillet 1846.

A Eugène Grangé

La fille du gai Thespis
Est tout endormie
Et penche son front de lys
Sur sa main blêmie.
Ses Bacchantes aux doux yeux
Ne versent plus le vin vieux;
Assez de pleurs! j'aime mieux
L'amour de ma mie.

On dit que nous triomphons!
O gaîté facile,
Où sont tes joyeux bouffons
Venus de Sicile?
Les grands mots ont effrayé
Ce peuple au manteau rayé
Dont Molière a défrayé
La verve docile!

Mais ta muse lace encor
  A son pied d'albâtre
Le leger brodequin d'or
  Qui sied au théâtre.
L'Amour est votre échanson,
Il rit à votre moisson :
Qu'il nous rende la chanson
  Rieuse et folâtre!

Que la Comédie au moins
  Ait son chant du cygne!
Ah! sans prendre tant de soins
  Pour paraître digne,
Son beau rire était si prompt!
Ami, sans lui faire affront,
Rien ne sied mieux à son front
  Qu'un rameau de vigne.

Mai 1855.



A Jules de Prémaray

LECTEUR, prompt à nous consoler,
Toi qui sais encore voler,
Comme l'abeille, au miel attique,
Ton enthousiaste rumeur
Encourage le doux rimeur,
O voix émue et sympathique!

O mon ami, c'est déjà vieux!
Depuis dix ans, les envieux,
Acharnés sur la même lime,
Ensanglantent leurs yeux ardents,
Et viennent se briser les dents
Contre l'acier pur de ma rime.

O Poésie! ange fatal!
Des fous marchent d'un pied brutal
A travers tes Édens splendides,
Comme, aux approches de la nuit,
Par les deserts de fleurs s'enfuit
Le troupeau des buffles stupides.

Mais croissez, pervenches et thym!
Comme ces lueurs du matin
Qu'enveloppent en vain des voiles,
O symboles de mes amours!
C'est vous seuls qui vivrez toujours,
Printemps, lauriers, chansons, étoiles!

Mai 1855.



Théophile Gautier

I

Théophile Gautier! poëte
Au regard limpide et vermeil,
Dont l'œuvre fut un hymne en fête
A la vie ivre de soleil!

A l'heure où la Mort en délire,
Avec un regret insensé,
Admire encor ton fier sourire
Qu'elle éteint de son doigt glacé,

Pardonne-moi, maître des charmes,
Dont l'esprit s'enfuit vers le ciel,
Si tu vois mes yeux pleins de larmes
Devant toi, songeur immortel.

Pardonne-moi si je te pleure,
Car, ô maître, c'est l'humble ami
Qui prie et sanglote à cette heure
Auprès du lutteur endormi.

Mais ma propre fierté s'irrite
De s'attrister en ces douleurs,
Et je sais qu'un tel deuil mérite
Bien autre chose que des pleurs!

Car, ô pur génie, âme immense
Qu'emplissait la sainte beauté,
A cet instant pour toi commence
Une double immortalité.

Et tandis que de ta poitrine,
Déployant son aile de feu,
Ce qui fut la flamme divine
S'envole et retourne vers Dieu,

Fier meurtrier de la nuit noire,
Vainqueur du silence étouffant,
Ton génie entre dans la gloire,
Libre, superbe et triomphant.

Cependant que tes filles pleurent
Et que tes fils sont pleins d'effroi,
Mornes comme ceux qui demeurent
Après des hommes tels que toi;

Cependant qu'en ce triste bagne
Songent leurs vivants désespoirs,
Et cependant que ta compagne
Pleure sous ses longs voiles noirs;

Artiste, créateur sans tache,
Sage et patient ouvrier,
Souriante, la Muse attache
Sur ton front le divin laurier.

Sereine et fixant sur ton livre
Son regard clair comme un flambeau,
A jamais elle te délivre
De l'épouvante du tombeau.

Et l'envie aux dents de couleuvre
A beau se plaindre et crier : Non!
Elle fait briller sur ton œuvre
Luxuriante, et sur ton nom,

L'éclat lumineux et féerique,
Le flamboiement mélodieux
Qui sied au poëte lyrique
Dans son triomphe radieux;

Et s'éveillant sous son doigt rose,
Chanteur illustre et vénéré,
Les clartés de l'apothéose
Ruissellent sur ton front sacré!

II

Déjà la France, à qui nous sommes,
Douce mère frappée au flanc,
Dans le troupeau de ses grands hommes
Choisit ta place au premier rang;

Et, te célébrant dans ses veilles,
Elle te bénit, fils pieux,
D'avoir égalé les merveilles
Qu'enfantèrent nos grands aïeux.

O fils d'Orphée et de Pindare,
Instruit par eux dans l'art des vers,
Qu'elle est belle, en ce siècle avare,
Ton œuvre aux cent aspects divers!

Ta jeune maitresse la Rime,
Qui fait toujours ce que tu veux,
Te donne, prodigue sublime,
Les diamants de ses cheveux;

Elle t'offre ces pierreries
Qui semblent transir et brûler,
Et l'on voit leurs flammes fleuries
Dans ton poëme étinceler.

Statuaire, que le vil piége
De la chair appelait en vain,
Tu sais du marbre au flanc de neige
Faire jaillir un corps divin,

Et ravir à la nuit fatale
Son frissonnement enchanté,
Et le vêtir, forme idéale,
D'une invincible chasteté.

Et la Nature, ô coloriste!
Veut que tu prennes ses trésors :
Diamant, rubis, améthyste,
Et les bleus saphirs et les ors;

Et, par ton génie animées,
Tu fais, pour enchanter nos yeux,
Avec ces matières charmées
Un mélange mystérieux!

Russie, Égypte, Espagne, Grèce,
Où les grands Dieux vivent encor,
On voit, si tu veux qu'il paraisse,
Tout le prodigieux décor :

Vertes forêts, plaines moroses,
Mers d'azur aux charmants reflets,
Pics géants de neige, ciels roses,
Montagnes aux flancs violets;

Et les grandes architectures,
Où tous les arts sont mariés,
Développent leurs lignes pures
Et leurs détails coloriés,

Temple à la blanche colonnade,
Burg dont l'herbe envahit la cour,
Cathédrale, palais de jade,
Alhambra découpant le jour!

En ce décor passent et vivent
Des rois, des guerriers, des amants,
Les justes, et ceux que poursuivent
Les ailes des noirs Châtiments;

Toute la folle engeance humaine
Dont le Destin fait son jouet,
Tous les mortels tremblants que mène
Amour avec son cruel fouet;

Et surtout, mille, mille femmes
Jetant sur leurs mates pâleurs
Des ors divins aux belles gammes
Ou de vivants colliers de fleurs;

Vierges priant dans leurs alcôves,
Et folles aux regards surpris,
Dénouant leurs crinières fauves
Sur les rouges damas fleuris;

Les unes pleurant comme un cygne,
D'autres avec l'air irrité,
Mais toutes laissant voir le signe
De l'irrésistible Beauté.

III

La Beauté! c'est le seul poëme
Que tu chantas sous le ciel bleu,
Grand porteur de lyre, et toi-même
Tu fus sage et beau comme un dieu.

Sans que rien jamais la courrouce,
Un regard calme et contempteur
Brillait dans ta prunelle douce;
On eût dit qu'un divin sculpteur,

Dans son jardin planté de vignes,
Épris du beau comme du bien,
Avait pétri les nobles lignes
De ton visage olympien.

Ta barbe légère et farouche
Tombait, soyeuse, en s'effilant,
Pour encadrer ta belle bouche
Aussi rouge qu'un fruit sanglant,

Et comme au Zeus de l'ode ancienne
Qui songe aux éternels devoirs,
Ta chevelure ambroisienne
Ruisselait en brillants flots noirs.

Sur ton large visage austère
Quelle douceur, mais quel mépris
Pour tous les hochets de la terre
Auxquels on attache du prix!

Rhéteurs aux démarches hautaines
Bâtissant un néant profond,
Et se penchant vers les fontaines
Pour remplir des urnes sans fond;

Orateurs dévorés de fièvre,
Dans le carrefour éhonté
Baisant de leur ardente lèvre
L'ignoble Popularité;

Amants de l'or, pourris de plaies,
Monnoyant l'angoisse et les pleurs,
Blêmes, et comptant des monnaies
Dans la nuit, comme les voleurs;

Ineptes don Juans de romance,
Sous ses haillons d'or, en plein jour,
Adorant tous, en leur démence,
Le spectre fardé de l'Amour;

Maîtres des Odes éclatantes,
Se résignant au rire amer
Pour des foules plus inconstantes
Que le flot fuyant de la mer ;

O pasteur des rhythmes sans nombre,
Comme tu regardais ces fous
Acharnés à l'ombre d'une ombre,
Avec un air pensif et doux,

Toi qui t'asseyais sous un arbre
En plaignant le cerf aux abois!
Toi, l'amant des Nymphes de marbre
Et de la source dans les bois,

Qui donnais la richesse vile
Et tout leur or matériel
Pour une âpre strophe d'Eschyle,
S'envolant terrible en plein ciel!

Toi qui, dans ton cœur invincible,
N'eus pas d'autre rêve étoilé
Que de lire la grande bible
Et de voir dans le ciel fermé!

Toi qui, dans ta candeur sincère,
Souriais, ignorant du mal,
Et qui remplissais ton grand verre
Avec le vin de l'Idéal!

IV

Reprends-les, ce divin sourire
Et ce verre où ta lèvre but,
Car voici l'heure de te dire,
Maître, non : Adieu, mais : Salut

Oui, sois le bienvenu, poëte,
Parmi ceux que nomme les siens
La Muse qui fut leur conquête;
Car tu ne t'en vas pas, tu viens!

Fier de ton renom qui te vante,
Tu viens vers la postérité,
Ayant sur ta lèvre vivante
L'inéluctable vérité,

Et dans ta main mystérieuse
Apportant, vainqueur du tombeau,
Toute une œuvre victorieuse
Où resplendit l'éclat du Beau!

Au festin de la poésie,
Où chacun, levant son bras nu,
Boit le nectar et l'ambroisie,
O chanteur, sois le bienvenu!

Toi qui, pareil à Véronèse,
Parmi les satins et les fleurs,
Fais resplendir en ta fournaise
Les femmes aux belles couleurs!

Toi qui, dans un temps qui végète,
Nous fais songer aux chœurs dansants
Qui bondissaient sur le Taygète,
Avec tes vers éblouissants!

Toi qui, savant aux hardiesses,
Peux, comme Myron et Scyllis,
Tailler l'image des Déesses
Dans le marbre pareil au lys!

Toi qui sus donner à la prose
Le prisme durable et charmant
Que traverse un éclair de rose,
Et le poli du diamant!

Toi qui répands de ta main pleine
Toute une riche floraison!
Dernier fils du chantre d'Hélène!
Ame, sagesse, esprit, raison,

Amant du beau, du vrai, du juste,
Règne parmi les Dieux de l'art,
Et viens prendre ta place auguste
Entre Rabelais et Ronsard!

23-24 octobre 1872.

A Alfred Dehodencq

Tenir la lumière asservie
Lorsqu'elle voudrait s'envoler,
Et voler
A Dieu le secret de la vie;

Pour les mélanger sur des toiles
Dérober même aux cieux vengeurs
Leurs rougeurs
Et le blanc frisson des étoiles;

Comme on cueille une fleur éclose,
Ravir à l'Orient en feu
Son air bleu
Et son ciel flamboyant et rose:

Pétrir de belles créatures,
Et sur d'éblouissants amas
De Damas
Éparpiller des chevelures;

Inonder de sang le Calvaire
Ou jeter un éclat divin
Sur le vin
Qu'un buveur a mis dans son verre;

Se réjouir des pierreries,
Et jeter le baiser vermeil
Du soleil
Jusque sur les rouges tueries;

Créer des êtres, et leur dire :
Misérables, c'est votre tour !
Que l'Amour
De sa folle main vous déchire;

Enfin pour ce monde risible
Forçant la couleur à chanter,
L'enchanter
Par une musique visible,

Voilà vraiment ce que vous faites,
Peintres ! qui pour nous préparez
Et parez
Sans repos d'éternelles fêtes !

Ouvriers, inventeurs, génies !
Par un miracle surhumain,
Votre main
Réalise ces harmonies

Où la couleur qui se déploie
En accords de la nuit vainqueurs,
Dans nos cœurs
Fait jaillir des sources de joie.

Et nos fronts sont baignés d'aurore.
Mais vous, par un retour fatal,
L'Idéal
Vous martyrise et vous dévore.

Et vos enchantements sublimes,
Vous les payez de votre chair;
Il est cher,
Le feu qu'on vole sur les cimes!

Si tu montas avec délice
L'escalier bleu des paradis
Interdits,
Un inexprimable supplice

Te punit, ô rêveur étrange
Qui sus donner l'illusion
Du rayon
De lumière où s'envole un Ange;

Et lorsque tout le ciel flamboie
Dans ta prunelle ivre d'amour,
Un vautour
Vient manger ton cœur et ton foie.

24 novembre 1872.

Les Muses au Tombeau

PRÈS de la pierre close
Sous laquelle repose
Théophile Gautier,
(Non tout entier,

Car par son œuvre altière
Ce dompteur de matière
Est comme auparavant
Toujours vivant,)

Regardant cette tombe
De leurs yeux de colombe,
Les Muses vont pleurant
Et soupirant.

Toutes se plaignent : celle
Dont l'œil sombre étincelle
Et qui réveille encor
Le clairon d'or,

Celle que le délire
Effréné de la Lyre
Offre aux jeux arrogants
Des ouragans,

Celle qui rend docile
Un mètre de Sicile
Et tire du roseau
Des chants d'oiseau,

Celle qui, dans son rêve
Farouche, porte un glaive
Frissonnant sur son flanc
Taché de sang,

Et celle qui se joue
Et pour orner sa joue
Prend aux coteaux voisins
Les noirs raisins,

Et la plus intrépide,
La Nymphe au pied rapide,
Celle qui, sur les monts
Où nous l'aimons,

Par sa grâce savante,
Fait voir, chanson vivante,
Les rhythmes clairs dansants
Et bondissants.

Oui, toutes se lamentent
Et pieusement chantent
Dans l'ombre où leur ami
S'est endormi.

Car il n'en est pas une
Qui n'ait eu la fortune
D'obtenir à son tour
Son fier amour;

Pas une qu'en sa vie
Il n'ait prise et ravie
Par un chant immortel
Empli de ciel!

Ses pas foulaient ta cime,
Mont neigeux et sublime
Où nul Dieu sans effroi
Ne passe; et toi,

Fontaine violette,
Il a vu, ce poëte,
Errer dans tes ravins
Les chœurs divins!

Et toi, monstre qui passes
A travers les espaces,
Usant ton sabot sur
Les cieux d'azur,

Cheval aux ailes blanches
Comme les avalanches,
Tu prenais ton vol, l'œil
  Ivre d'orgueil,

Quand sa main blanche et nue
T'empoignait sous la nue,
Ainsi que tu le veux,
  Par les cheveux !

Mais, ô Déesses pures,
Ornez vos chevelures
De couronnes de fleurs,
  Séchez vos pleurs !

Car le divin poëte
Que votre voix regrette
Va sortir du tombeau
  Joyeux et beau.

Les Odes qu'il fit naître
Lui redonneront l'être
A leur tour, et feront
  Croître à son front

Victorieux de l'ombre,
L'illustre laurier sombre
Que rien ne peut faner
  Ni profaner.

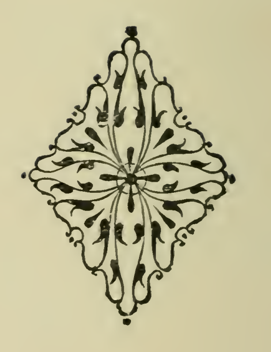
Toujours, parmi les hommes,
Sur la terre où nous sommes
Il restera vivant,
  Maitre savant

De l'Ode cadencée,
Et sa noble pensée
Que notre âge adora,
  Joyeuse, aura

Pour voler sur les lèvres
Que brûleront les fièvres
De notre humanité
  L'éternité !

Jeudi, 7 novembre 1872.





AMÉTHYSTES

1860-1861

On sait que le prince des poëtes décréta la suppression de l'hiatus et l'entrelacement régulier des rimes masculines et féminines; mais, par malheur, on a été plus royaliste que le roi en se privant de certains rhythmes exquis, ou composés seulement de rimes d'un seul sexe, ou offrant des rencontres de rimes diverses du même sexe.

Notice sur Ronsard.



AMÉTHYSTES

NOUVELLES ODELETTES AMOUREUSES

COMPOSÉES SUR DES RHYTHMES DE RONSARD

A MARIE

Les Baisers

PLUS de fois, dans tes bras charmants
Captif, j'ai béni mes prisons,
Que le ciel n'a de diamants;
Et pour tes noires trahisons
J'ai versé plus de pleurs amers
Que n'en tient le gouffre des mers.

Mes chants ailés, je te les dois!
Plus haineuse que les bourreaux,
Mon cœur a saigné sous tes doigts;
Mais que de fois, comme un héros
Qui vient de voler son trésor,
J'ai dormi sur tes cheveux d'or!

Tu m'as versé le vin du ciel!
Et mes maux seront pardonnés
A ton désœuvrement cruel,
Si les baisers que m'a donnés
Ta levre pareille à des fleurs
Sont aussi nombreux que mes pleurs.

Nice, février 1861.

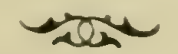


Caprice

QUAND je baise, pâle de fièvre,
Ta lèvre où court une chanson,
Tu détournes les yeux, ta lèvre
Reste froide comme un glaçon,
Et, me repoussant de tes bras,
Tu dis que je ne t'aime pas.

Mais si je dis : Ce long martyre
M'a brisé, je romps mon lien !
Tu réponds avec un sourire :
Viens à mes pieds ! tu le sais bien,
Ma chère âme, que c'est ton sort
De m'adorer jusqu'à la mort.

Février 1861.



Inviolata

Avec ces traits harmonieux, pareils
A ceux des Nymphes pures,
Et ce teint rose et ces anneaux vermeils
Entre les chevelures,

Avec les noirs sourcils et les grands cils
Dont l'ombre solennelle
Se joue, orgueil de tes regards subtils,
Sur ta vague prunelle,

Ta beauté, lys exalté, vêtement
Joyeux, que rien n'offense,
Garde, malgré l'épanouissement,
Comme un duvet d'enfance.

Telle Artémis éveille les chasseurs
Dans la forêt sonore
Et parmi nous tu n'as pas d'autres sœurs
Que la neige et l'aurore.

Pareille aux Dieux, dont le généreux flanc,
Qu'un parfum rassasie,
Sentait courir sous la chair, non du sang,
Mais un flot d'ambroisie,

On voit frémir un rayon embaumé
Sur ton sein d'héroïne,
Et l'on sent bien que ton corps est formé
D'une essence divine.

Comme Cypris, qui porte un ciel d'amour
Dans son âme étoilée,
Et qui, malgré ses délires d'un jour,
Demeure inviolée,

Cruelle et rose et répandant l'effroi,
Femme au front de Déesse,
Tu sais que rien ne peut faner en toi
L'immortelle jeunesse.

Tu vois nos maux d'un œil indifférent,
Car tes attraits insignes
Sont invaincus plus que l'eau du torrent
Et la plume des cygnes;

Et tant d'amours, hélas! faits pour flétrir
Leur fraîcheur matinale,
O mon trésor, n'ont pas pu défleurir
Ta grâce virginale.

Février 1861.

En silence

Oui, lève encor ton sourcil noir !
Oui, puisque tu le veux, j'oublie
Ce vin amer du désespoir,
Ce vin noir dont j'ai bu la lie,
Et tranquillement je m'enivre
Du bonheur de te sentir vivre.

Mon cœur brûlé d'un long souci,
Tu le veux, s'emplira de joie.
Laisse-moi me coucher ainsi
A côté du coussin de soie
A fleurs d'or, où ton pied se pose
Fier, avec ce talon de rose !

Laisse-moi regarder longtemps
En silence, comme un avare,
Tes grands cheveux, d'or éclatants,
Ta prunelle, ce joyau rare
Qu'une frange noire protège,
Et ton sein ! et ton sein de neige !

Février 1861.

Nuit d'étoiles

La nuit jette sur la dune
Ses diamants comme un roi.
Elle est blanche comme toi,
Sous les doux rayons de lune.

Tes yeux, ô magicienne,
Confondent leur ciel obscur
Avec l'implacable azur
De la mer Tyrrhénienne.

Mille fleurs s'épanouissent
Près de son riant bassin,
De même que sur ton sein
De folles roses fleurissent.

Elle sait, la Nuit sacrée,
Mère des enchantements,
De quels épouvantements
J'ai l'âme encor déchirée.

O saphir ! azur sans voiles !
O calme délicieux !
La mer est comme les cieux
Resplendissante d'étoiles.

Mais de ta bouche fleurie,
Pour calmer ce mal cuisant
Tu me baises en disant
Que ma blessure est guérie.

Février 1861.



Le Rossignol

Vois, sur les violettes
Brillent, perles des soirs,
De fraîches gouttelettes !
Entends dans les bois noirs,
Frémissants de son vol,
Chanter le rossignol.

Reste ainsi, demi-nue,
A la fenêtre ; viens,
Mon amante ingénue ;
Dis si tu te souviens
Des mots que tu m'as dits,
Naguère, au paradis !

La lune est radieuse ;
La mer aux vastes flots,
La mer mélodieuse
Pousse de longs sanglots
De désir et d'effroi,
Comme moi ! comme moi !

Mais non, tais-toi, j'admire,
A tes genoux assis,
Ta lèvre qui soupire,
Tes yeux aux noirs sourcils!
C'était hier! je veux
Dénouer tes cheveux.

O toison! ô parure
Que je caresse encor!
Non, tu n'es pas parjure,
Ma belle aux cheveux d'or,
Mon ange retrouvé!
J'étais fou. J'ai rêvé.

Juin 1860.



Reste belle

Que ton feu me dévore !
Plaisir ou bien effroi,
Tout me ravit ; j'adore
Tout ce qui vient de toi,
Et la joie ou les larmes,
Tout a les mêmes charmes.

Ta voix qui se courrouce,
Quand j'en étais sevré,
Pourtant semble plus douce
A mon cœur enivré
Que les chansons lointaines
Qui tombent des fontaines.

Garde ta barbarie,
Tes méchants désaveux ;
Tu ne peux, ma chérie,
Empêcher tes cheveux,
Où le soleil se mire,
De vouloir me sourire !

Tes pensives prunelles
Ont emprunté des cieux
Leurs splendeurs éternelles ;
Ton front délicieux
Prend en vain l'air morose,
Ta bouche est toujours rose.

Malgré tes forfaitures,
Les roses de l'été
Ornent de lueurs pures
Ta sereine beauté
A ta haine rebelle.
Il suffit, reste belle !

Non, ta grâce de femme,
Rien ne peut la ternir ;
Elle est un sûr dictame,
Et tu vins pour tenir
La quenouille d'Omphale
Dans ta main triomphale.

Février 1861.



Printemps d'Avril

Ma mie, à son toit fidèle,
La frétillante hirondelle
Revient du lointain exil.
Déjà le long des rivages
S'égaie un sylphe subtil,
Qui baise les fleurs sauvages:
Voici le printemps d'Avril!

C'est le moment où les fées,
De volubilis coiffées,
Viennent, au matin changeant,
Sur le bord vert des fontaines,
Où court le flot diligent,
Charmer les biches hautaines
De leurs baguettes d'argent.

Elles dansent à l'aurore
Sur l'herbe, où les suit encore
Un troupeau de nains velus.
Ne va pas, enfant sereine,
Au fond des bois chevelus;
Elles te prendraient pour reine,
Et je ne te verrais plus !

Avril 1860.



Tisbe

En cet habit d'étoffe ancienne,
Tu sembles, au siècle des cours,
Une noble Vénitienne.
Cette dentelle aux mille jours
Est un nid fait pour les Amours:
Watteau, de la grâce idolâtre,
T'eût peinte en tes riches atours
Avec ce manteau de théâtre.

C'est vers vous, les enchanteresses,
Que l'oiseau bleu tourne son vol!
A présent déroule ces tresses,
Jette ces perles sur ton col;
Donne ta voix de rossignol
A Tisbe, l'ange aux mains fiévreuses,
Car c'est elle avec doña Sol,
Qui sont toujours nos amoureuses.

Février 1861.

Le Charme de la voix

QUAND s'élancent leurs strophes d'or,
Il faut aux Odes qu'on admire,
Pour leur faire prendre l'essor,
Les instruments et leur délire.
Mais toi, mais toi, tu peux les lire!
Car la Muse t'aime, et tu vois
Qu'elle n'a plus besoin de lyre
Avec les chansons de ta voix.

Ta grave, ta charmante voix,
Pure comme un cristal féerique,
Est parfois si douce! et parfois
Brûlante comme un vent d'Afrique.
Telle, à son rhythme symétrique
Prêtant les colères des Dieux,
Sappho, la déesse lyrique,
Parlait aux flots mélodieux.

Février 1861.

Vers sapphiques

Ma foi, mon espoir, mes chants fiers et doux,
Je t'ai tout donné, jusqu'à mon courroux.
Ce n'est pas assez, dit ton cœur jaloux.
Il a bien raison !

Il me faut bénir ta blonde toison,
Tes beaux yeux armés pour la trahison,
Et ton sein de neige, et le noir poison
Qu'a versé ta main !

Je les bénirai ! cher ange inhumain,
Fleurisse ta bouche au riant carmin !
Et toi, si ton pied le trouve en chemin,
Foule aux pieds mon cœur.

Oui, sers de complice au passant moqueur,
Et du noir oubli rhapsode vainqueur,
Mes vers frémissants chanteront en chœur
Ton nom adoré.

Jusqu'aux astres clairs je l'emporterai,
Et mon luth, peut-être un jour admiré,
Fera que l'éclat de ton front doré
Demeure immortel.

Puisse-t-il, flambeau de mon cher autel,
Éblouir de feu les divins sommets,
Et sur les piliers de saphir du ciel
Briller à jamais.

Février 1861.



Apothéose

C'EST bien fait, ô ma sœur,
Et je succombe,
Mais avec la douceur
D'une colombe.

En noyant ma raison
Dans mon extase,
J'ai béni le poison
Et le beau vase.

Même, j'ai traversé
Sans épouvante
L'heure où tu m'as versé
L'horreur vivante.

J'ai bu le flot profond
Avec délice;
L'ivresse était au fond
Du noir calice.

Je te donne à présent,
  (Car je t'adore !)
Le laurier verdissant
  Qui me décore.

Arraché par mes vers
  A l'onde noire,
Mes chants à l'univers
  Diront ta gloire.

Près du ciel azuré
  Qui nous menace,
Joyeux, je t'assoierai
  Sur le Parnasse.

Là, recueillant le fruit
  De mon délire,
Ta voix sera le bruit
  Que fait ma lyre ;

Et tu joueras, enfant
  Né de Thalie,
Dans le flot triomphant
  De Castalie.

Dans les bois écartés,
  Ces lèvres roses
Jetteront des clartés
  D'apothéoses ;

Mon sang versé par jeu,
  Sainte blessure!
Sera la pourpre en feu
  De ta chaussure;

Et, comme en ce dessein
  Je t'ai choisie,
Tu laveras ton sein
  Dans l'ambroisie.

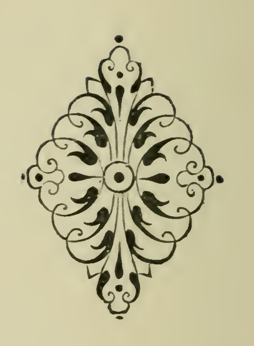
Mais, couronnant ton front
  Pur de souillure,
Des rayons d'or seront
  Ta chevelure;

Et tes yeux, où sourit
  Ma douleur morte,
Refléteront l'esprit
  Qui me transporte.

O ma divinité
  Victorieuse,
Pendant l'éternité
  Mystérieuse,

Tes yeux, insoucieux
  De nos désastres,
Seront comme des cieux
  Éclatants d'astres.

Février 1861.



LE FORGERON

SCÈNES HÉROÏQUES

1887

PERSONNAGES

LES GRACES.
VÉNUS.
VULCAIN.
JUPITER.
JUNON.
BACCHUS.
APOLLON.
DIANE.
PALLAS.
MERCURE.

La scène est d'abord dans la Thessalie, sur le mont Olympe ; puis dans Lemnos, île de la mer Égée, peu de temps après le supplice du Titan Prométhée.



LE FORGERON

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le palais de Junon, sur l'Olympe. Une chambre dont le fond ouvert donne sur une cour ornée d'un bassin, ombragée de lauriers et où on entend chanter des oiseaux. Le pavé est d'or et le plafond de cristal de roche. Sur une table en calcédoine, dont les pieds sont en or, sont posées des coupes pleines de nectar, et des vases émaillés, où se dressent de grandes fleurs. Sur des lits de repos en ivoire incrustés de jaspe, d'agate, de lapis, couverts de peaux de cygnes, sont assis Jupiter, Junon, Pallas et Diane.

Diane.

Oui, parle-nous. Dis-nous ces heureuses nouvelles.
Nous avons grand besoin que tu nous les révèles,
Vénérable déesse, Argienne aux bras blancs.
Parle. Nous t'écoutons avec des cœurs tremblants.

Pallas.

Tandis que par de tels efforts vous réussites,
Je guerroyais au bout du monde, chez les Scythes,
Qui dorment au désert près des brasiers fumants
Et qui boivent le lait farouche des juments.
Parle. Je n'ai rien su.

Diane.

Ni moi. Sur le Ménale
Je chassais. L'arc en main, dès l'aube matinale,
Les aboiements des chiens et le bruit de nos cors
Sur les monts frémissants confondaient leurs accords.
Nos longs cheveux épars, seule avec mes guerrières,
Agiles, nous courions parmi les fondrières,
Suivant les sangliers et les biches en pleurs;
Et la neige offensait dans ses jeux querelleurs
Ma poitrine rougie et par le vent baisée.
Parle-nous.

Junon.

Eh bien! oui, la terre est apaisée.
Les hommes consolés, contents, vaincus, soumis,
Acceptent l'humble place où nous les avons mis.
Dans la campagne aux blonds épis ou dans les villes,
Occupés dès l'aurore à des travaux serviles
Et délaissant la Guerre au fulgurant essor,
Ils ne vont plus au loin chercher les trépieds d'or

Au milieu des combats où passe un vent superbe.
Craintifs comme le daim léger qui fuit dans l'herbe,
Ils n'osent plus ravir les vierges aux beaux yeux
Ni troubler de leurs cris le ciel mystérieux.
Résignés au labeur, à la mort, à la vie,
Ils se traînent, pareils à la bête assouvie.
Ayant oublié l'Ode et les nobles travaux,
Ne sachant plus dompter les rapides chevaux,
Ils déposent, le soir, les outils et les rames
Et s'endorment, lassés, près de leurs bonnes femmes.
Ils ne sont plus amants, ni chanteurs, ni héros;
Mais accouplés au joug, ainsi que des taureaux,
Ils refont chaque jour ce qu'ils ont fait la veille.

Pallas.

Reine, dis-nous comment et par quelle merveille
Le flot tumultueux s'est ainsi retiré?

Jupiter.

Guerrières aux grands cœurs, c'est moi qui vous dirai,
Car je n'ai nul désir jaloux de vous le taire,
Par quel effort j'ai su pacifier la Terre
Et tout rasséréner jusqu'aux cieux éclatants.
Ah! tout le mal était venu des dieux Titans,
Troupe toujours vaincue et pourtant redoutée,
Race d'Hypérion et du dieu Prométhée,
Qui malgré les noirs clous sanglants et le vautour,
S'attendrit follement sur les êtres d'un jour.

Enfin, je suis aussi trahi par ce qui m'aime,
Et ce dieu de la flamme issu de mon sang même,
Vulcain, mon fils, avait des pleurs dans son œil bleu
En clouant sur le roc le dieu voleur du feu.
Un des Titans surtout, qui vit naitre Clymène,
A contre ma justice armé la race humaine.
C'est lui qui l'inspirait et qui la consola
Par son esprit divin.

Diane.

Quel est donc celui-là?

Jupiter.

Au commencement fut le Chaos, qui s'effare,
Et la Nuit et l'Érèbe et le vaste Tartare.
Alors, pas de sublime azur, pas d'astres d'or :
L'Air, la Terre et le Ciel n'existaient pas encor.
Enfin la Nuit, qui dans ses deux ailes s'enferme,
Enfanta dans l'immense Erèbe un œuf sans germe,
D'où, les âges s'étant consumés à leur tour,
Ainsi qu'un effrayant oiseau naquit l'Amour.
Il est immense, il est plein d'orgueil et de joie;
Sur son épaule blanche une aile d'or flamboie;
Il fend la nue, il va plus vite que les vents
Et brûle de son feu les âmes des vivants.
Ah! qu'on le vit longtemps susciter dans les races
Les désirs fous, pareils à des corbeaux voraces,
Éveiller le génie et les rébellions,

Et rendre les mortels plus forts que des lions!
Les hommes, grâce à lui, sur les plages marines
S'élançaient, et chassant la peur de leurs poitrines,
S'envolaient aux combats lointains, rouges de sang.
L'épée au chaste éclair s'agitait sur leur flanc;
Pour charmer quelque vierge en fleur, aux bras d'ivoire,
Ils faisaient tournoyer dans la bataille noire
Sa lame, découpée en feuille de laurier.
L'Olympe sans repos les entendait crier.
Ils avaient comme nous la Guerre et son délire,
Et l'Ode avec ses chants et le Sceptre et la Lyre.
Terribles, ils portaient des casques sur leurs fronts,
Et savants, en dépit des antiques affronts,
Ils regardaient l'éther et, déchirant ses voiles,
Épelaient tous les mots que tracent les étoiles.
Ils méprisaient la mort, et l'Amour odieux
Leur donnait le courroux sacré qui fait les Dieux.
Qui sait si quelque jour, par un sombre désastre,
Pour une jeune reine ayant l'éclat d'un astre
Avec son front d'argent plus brillant que le jour,
L'avide, l'affamé, l'insatiable Amour
Qui se plaît au carnage et qui s'en rassasie,
N'eût pas jeté l'Europe entière sur l'Asie,
Et pour cette princesse et pour sa chair de lys
Ensanglanté le flot du pâle Simoïs?
Et plus tard, qui le sait, peut-être bien que l'homme,
Fouetté par ce démon qu'il adore et qu'il nomme,
Eût secoué d'orgueil ses longs cheveux flottants

Et, comme nous, vainqueur de l'espace et du temps,
Façonné quelque monstre à la gueule enflammée,
Avec l'airain, le fer, la braise et la fumée,
Et des noirs ouragans se faisant le rival,
Nourri d'air et de feu cet effrayant cheval?
Peut-être, franchissant les grandes mers béantes,
Epouvantant la Nuit de ses ailes géantes,
Un colossal oiseau façonné par leurs mains
Eût porté jusqu'à nous le troupeau des humains,
Et qu'ils eussent paru, formant de hideux groupes,
Dans le festin splendide où nous vidons nos coupes.
Ils eussent, débordant en flot torrentiel,
Ainsi que les Titans escaladé le ciel,
Et monté, mon grand aigle, aussi haut que ton aire,
Et dans l'éther vaincu foudroyé le tonnerre!
Tels étaient les malheurs que préparait l'Amour.

Junon.

Mais le roi Jupiter qui déchaîne à leur tour
Les Astres, les Saisons, le Jour, la Nuit, l'Aurore,
Qu'il jette dans l'espace et que le Temps dévore
Mystérieusement dans le ciel aromal,
Jupiter a puni ce créateur du Mal.
Désormais ce chasseur à l'âme révoltée
Dans la nuit se lamente, ainsi que Prométhée,
Et ne sait plus jamais quand le soleil a lui.
Il boit l'ombre et l'horreur.

Pallas.

Qu'as-tu donc fait de lui ?

Jupiter.

Tandis que, bondissants, les hommes et les femmes
Célébraient des hymens et des épithalames,
Et portant dans leurs cœurs des charbons embrasés,
Oubliaient follement la mort dans les baisers,
Chassés par l'aiguillon de leurs ardentes fièvres,
Et pâles, mêlant leurs haleines et leurs lèvres,
Et du sein qui tressaille admirant le contour,
Criaient en frémissant : Amour ! Amour ! Amour !
Moi, j'ai dompté le dieu que Cypre en fleur vénère.
Je l'ai puni, je l'ai frappé de mon tonnerre ;
J'ai jeté ce Titan, que la Haine allaita,
Sous la masse d'un mont farouche, sous l'Œta.
Maintenant, dénué de sa gloire première,
Il ne s'enivre plus de la pure lumière.
Il ne voit plus de cieux, d'astres, de jour vermeil ;
Sur sa poitrine, en vain offerte au cher sommeil,
Dans une solitude où rien ne l'accompagne,
Il porte avec ennui cette lourde montagne.
La Force et la Victoire, en ce lieu souterrain,
L'ont enchaîné, captif en des liens d'airain.
C'est en vain que pour lui de douces voix m'implorent.
Dans son cachot fermé des hydres le dévorent ;
Il est hideux, souillé de terre, plein de sang,
Et des serpents visqueux, acharnés sur son flanc,

Cependant qu'il renait de mille funérailles,
Lui déchirent le foie et mangent ses entrailles.
Il est là, palpitant. Rien ne peut arracher
L'horreur de ma justice, et les clous du rocher.
Il appartient au songe, au deuil, à la souffrance.
Il ne reviendra plus jamais.

Diane.

O délivrance!

Pallas.

O triomphe!

Diane.

L'Amour, à qui j'ai dit : Va-t'en! —

Junon.

Le dieu qui fit couler tous mes pleurs; —

Pallas.

Le Titan
Dont l'aile incendiait en passant les cieux vastes, —

Diane.

Oui, celui qui par jeu tourmentait nos cœurs chastes,
Dans l'âpre solitude, au fond des bois épais,
Est vaincu.

Pallas.

Nous pourrons enfin dormir en paix.

Diane.

Notre sang coulera paisible dans nos veines.

Jupiter.

Oui. Ne craignez plus rien de ses atteintes vaines.
Il est pris et vaincu. J'ai brisé ses genoux.

Pallas.

Mais quel est ce grand bruit qui monte jusqu'à nous,
Comme un chant que de loin la terre nous envoie,
Immense et formidable et pourtant plein de joie,
Pareil aux ouragans, et n'ayant rien d'amer?

Diane.

On dirait que du flot caressant de la mer,
A travers l'Arcadie heureuse et l'Achaïe,
Et l'Étolie et la Phthiotide éblouie,
Jusqu'ici sur le clair sommet des monts neigeux,
Monte, porté si loin par le vent orageux,
Ce concert de soupirs, de chansons, de murmures,
Fier comme un bruit de lyre ou comme un choc d'armures,
Qui nous étonne, et dont ces monts Thessaliens
Frémissent.

Entre Mercure.

Mercure.

Roi, l'Amour a brisé ses liens.
Il a fui, déchaînant sa rage mutinée.
Il est libre.

Jupiter.

O combats! ô deuils! ô Destinée!

Mercure.

Mais déjà le courroux fronce tes noirs sourcils,
Et je vois la colère et les sombres soucis
Qui s'amassent au fond de ta prunelle obscure.
Je me tairai, si tu le veux.

Jupiter.

Parle, Mercure.
Ne cache rien. Les temps mauvais sont de retour
Et l'avenir s'avance en gémissant.

Mercure.

L'Amour
A brisé ses liens.

Jupiter.

O deuil! L'ombre nous gagne.

Mercure.

L'Amour a de son front soulevé la montagne,

Et ce frère du noir Titan qui t'a volé,
A travers les grands cieux ouverts s'est envolé.
Géant, semblant traîner après lui les désastres,
Avec sa chevelure il souffletait les astres;
Ses cris fous résonnaient, à l'ouragan pareils,
Et son ombre farouche éteignait les soleils.
Dans la lumière, par sa grande ombre assiégée,
Il s'évadait, suivant toute la mer Egée.
Les hommes s'effrayaient de ses ailes de feu
Dont l'or vertigineux flamboie, et lui, le dieu
Volait, épouvantant les regards des peuplades
Qui vivent près de nous dans les belles Cyclades.
Il volait au-dessus d'Andros, l'île aux doux vins
Que Bacchus a foulée avec ses pieds divins;
Au-dessus de Ténos que le zéphyr effleure,
Et de cette Délos qui flotta jusqu'à l'heure
Où tu l'attachas dans la mer, solidement,
Avec de durs liens tissés de diamant;
Il volait au-dessus de Paros, où s'agrège,
Dans le mont Marpessa, le marbre au flanc de neige;
Au-dessus de Naxos, dans les vents apaisés
Où les rugissements se mêlent aux baisers;
Et comme un noir troupeau sur des cimes ardues,
Les îles sous son vol s'enfuyaient éperdues.
Noir, sanglant, reflété par le grand flot marin,
Il volait, comme vole une flèche d'airain
Qui s'enfuit et déchire une proie immolée.
Enfin il arrêta son vol au cap Malée,

Roulant dans son esprit des projets inconnus,
Et se dressant alors, il posa ses pieds nus
Sur le rivage heureux sablé d'or, où la terre
S'amincit et s'effile et d'où l'on voit Cythère.

Junon.

Alors, qu'a fait le dieu?

Pallas.

Qu'a-t-il fait, le Titan
Dont le souffle cruel est pareil à l'autan?

Diane.

Quel nouveau crime a-t-il commis?

Junon.

Quelle victime
A-t-il précipitée avec lui dans l'abime?

Mercure.

Le dieu qui fait pleurer les lions roux, l'Amour
Était donc là, debout, sur le rivage. Autour
De lui, s'amoncelaient, pâles comme des marbres,
Des hommes plus nombreux que les feuilles des arbres.
Pâles aussi, vêtus de pourpre et demi-nus,
Par un pressentiment les Dieux étaient venus.
Tous ils regardaient l'arc d'où la flèche s'élance,

Et la terre tremblait dans un profond silence.
On entendait les cœurs battre.

Junon.

Qu'a fait le dieu?

Mercure.

D'abord il a longtemps regardé le ciel bleu
En lui montrant son flanc tout couvert de morsures,
Et puis il a plongé ses doigts dans ses blessures
D'où le sang ruisselait, et dans le flot amer
A secoué ce sang, rouge encor, sur la mer.
Puis il reprit son vol sous l'épaisse nuée,
Figure dans l'azur longtemps diminuée,
Ayant fait sur la vague, où passe une rumeur,
Le geste impérieux et large du semeur.
Alors le flot changeant, qui sanglote et s'allume,
Disparut tout entier sous une blanche écume,
Et superbe de calme et de sérénité,
De l'écume jaillit une divinité
Blanche comme la neige, étincelante et nue,
Triomphant dans l'éclat de sa force ingénue,
Vierge aux larges yeux noirs dont s'enchantait le jour
Et qui naissait du sang horrible de l'Amour.
En la voyant, les cieux tressaillirent de joie;
Sa chevelure était un or pur qui flamboie;
Elle était droite ainsi qu'un chaste lys éclos;
Ses pieds légers marchaient sur la cime des flots;

Dans l'éblouissement dont la mer était fière,
Elle semblait pétrie avec de la lumière.
Ses bras levés, avec ses doigts polis et blancs,
Riante, elle tordait ses cheveux ruisselants,
Et la lumière, aux feux joyeux, qui glissait entre
Ses beaux seins, éclairait la splendeur de son ventre.
La mer sur ses pieds nus versait de bleus saphirs,
Et les fleurs, les forêts, les lyres, les zéphyrs
Acclamaient par leurs chants cette jeune immortelle
Et soupiraient d'extase et s'écriaient : C'est elle!
C'est la Beauté!

Junon.

Quoi donc! Mercure, est-elle plus
Belle que nous?

Mercure.

Foulant les flots irrésolus,
La déesse, brillant d'un charme involontaire,
Marcha jusqu'au rivage adoré de Cythère,
Où les Dieux éblouis la contemplaient encor.
Car ils l'avaient suivie au loin sur des nefs d'or,
Et tous, Apollon roi, Bacchus, le bleu Neptune
Et Plutus conducteur de l'aveugle Fortune,
Ivres de sa prunelle et de ses blonds cheveux,
Pleuraient et disaient : Elle est à moi! Je la veux!
Seul dans un coin, souillé de terre et de fumée,
Vulcain, qui forge l'or dans sa forge enflammée,

Regardait, en songeant, le ciel aérien,
Et tout pensif, les bras croisés, ne disait rien.

Junon.

O Diane! ô Pallas, que l'ouragan caresse!
Cette amante sans frein, qui se prétend déesse,
Vient à peine de naître, et d'un sang odieux,
Parmi la vile écume, et déjà tous les Dieux
Insultent à la fois votre gloire et la mienne
Et sont comme des chiens autour de cette chienne!

Jupiter.

Cette vierge au front d'or, que la terre applaudit,
Certes, nous la verrons.

Junon.

Oui. Mais n'as-tu pas dit,
Mercure, que là-bas ta déesse inconnue
A jailli comme un lys, et qu'elle est toute nue?

Mercure.

Les Grâces, — ne va pas t'alarmer pour un rien! —
Ont jeté sur son corps un voile aérien;
Elles ont, couronnant son front de violettes,
Attaché sur sa tête avec des bandelettes
Ses lourds cheveux, dont l'or céleste ruissela.
Reine des Dieux, tu peux la voir.

Jupiter.

Amène-la.

SCÈNE DEUXIÈME

Dans le palais de Jupiter, sur l'Olympe. Une salle surmontée d'un dôme affectant la forme d'un œuf coupé par le milieu. Les murs sont revêtus de plaques d'or, retenues par des clous de fer. Le pavé en lapis-lazuli est en partie caché par des peaux de lions. Le trône, en cuivre rouge, est élevé sur des marches d'ivoire et de rubis. Au-dessus du trône, un grand chasse-mouches avec des plumes d'autruches, de paons et de phénicoptères. Sur le trône lui-même est posé un aigle, sculpté en or vert et doué de la vie. Des deux côtés de la porte se dressent deux lions.

Jupiter, tenant un sceptre fait d'or et de cristal de roche, est assis sur le trône. Autour de lui sont groupés tous les Dieux, assis sur des pliants d'or couverts de peaux de zèbres, d'hippopotames et de rhinocéros, attachées par des cordelières de perles bleues. — Entre Vénus, conduite par Mercure et par les Grâces, qui, lorsqu'elle est arrivée devant le trône de Jupiter, lui enlèvent le voile qui la couvre et tombe jusqu'à ses pieds.

Jupiter.

Donc, te voilà. C'est toi la nouvelle venue,
Pour qui mille clameurs s'élancent dans la nue.
C'est toi pour qui la Grèce entière est en émoi.
Tu nais d'un prodige, et tu viens. Tu dis : C'est moi !

Et tu n'as nulle peur de l'avenir morose,
Avant des seins pareils à des boutons de rose.
Donc nous avions l'Amour, le Dieu des trahisons,
Dont la main distillait et versait des poisons;
Il suffisait au meurtre, au martyre, à l'injure;
Par lui la lâcheté se mêlait au parjure;
De sa cruelle griffe il déchirait les cœurs
Et troublait l'univers avec ses cris moqueurs.
Moi, cependant, j'avais brisé ses pieds d'ivoire;
Je l'avais enfermé dans une prison noire
Sous le farouche Œta; mais lui, non seulement
Il s'évade, irrité, dans le bleu firmament
Et fait planer sur nous ses ailes; mais encore,
Avec ce front qu'un or mystérieux décore,
Il renait dans l'écume : à present, il est deux;
Et prenant, pour servir à ses desseins hideux,
Ton visage charmant que la grâce illumine,
Ce voleur a volé la forme féminine.
Donc, pour épouvanter les temps, les nuits, les jours,
Maintenant, au lieu d'un, nous aurions deux Amours
Trainant le deuil épars de leur sombre allégresse,
Et le tigre serait doublé d'une tigresse!
Un seul monstre suffit. Donc, fais ce que je veux.
Retourne dans ta nuit, déesse aux blonds cheveux,
Toi qui, dans ta splendeur que la haine dévore,
Caches l'Érèbe sous une toison d'aurore.
Oui, tu disais : C'est là le festin, je m'assieds.
Voici le pavé d'or, et j'y pose mes pieds.

Donnez-moi vite, afin que je me rassasie,
Ma coupe de nectar et ma part d'ambroisie.
Tu n'auras rien. Va-t'en. Nous sommes les grands Dieux.
Nous n'avons rien ici pour l'Amour odieux.
Enivrez-vous, démons, que redoutent les mères,
Du sang versé qui fume et des larmes amères.
Savourez à votre aise, ô couple révolté,
L'âpre fiel de la haine et de la volupté.
Mais l'Olympe neigeux ne veut pas te connaître.
Et d'abord, d'où te vient cette audace de naître
Et d'étaler ta gloire avec tranquillité ?
Crois-tu qu'on entre ainsi dans l'immortalité ?
Mais au seul froncement de mes sourcils, les cimes
Tremblent, et l'on entend sangloter les abîmes;
Et si je le voulais, déesse, le sais-tu ?
Ce corps chaste et divin serait comme un fétu
Qui s'envole de terre et que le vent soulève,
Et s'évanouirait dans la brume du rêve.

La Déesse.

Porte-sceptre au grand cœur, tonnant, maître des Dieux,
Brigand Roi, qui volas le trône à tes aïeux,
Fais peur à la montagne où verdit le platane !
Moi, je ne tremble pas. Je suis une Titane.
O bourreau de Tantale et du pâle Ixion !
Je n'avais nul besoin de ta permission
Pour naître, avec cet or qui sur mon front flamboie,
Et pour verser à tous le délire et la joie

Et pour charmer la mer aux flots mélodieux
Par mon éclat de rose, étant plus que les Dieux!
L'épanouissement de toute la nature,
L'arbre qui dans le sol puise sa nourriture,
La sève, le tourment des baisers infinis,
La douceur des lions, le chant qui sort des nids,
L'abri mystérieux de l'ombre, la jeunesse,
Le satyre domptant l'intrépide faunesse,
Le doux désir qui fait bégayer le héros
Et qui met sa rougeur au mufle des taureaux,
Le chant du ruisseau clair, la fureur des racines
Enfonçant dans la nuit leurs bouches assassines,
Le tiède espoir qui tord les serpents onduleux
Et soulève le sein de la vierge aux yeux bleus,
Le murmure des bois et des antres sauvages,
Le long soupir du flot qui baise les rivages
Et le rose frisson des corolles, ô Roi,
Et tout ce qui fleurit sur la terre, c'est moi!
La gazelle aux doux yeux, la biche à s'enfuir prompte
Accourent à ma voix charmeresse, et je dompte
Les monstres aux forfaits toujours inexpiés.
Le tigre adouci pleure et vient baiser mes pieds;
Tu ne sais pas, toi qui m'insultes, que tu m'aimes,
Et je viens pour dompter les immortels eux-mêmes.
Ah! du temps où Cœus, Crios, Hypérion
Marchaient du midi bleu jusqu'au septentrion;
Lorsque Thia, Phébé, Téthys et Mnémosyne
Parlaient, et que la terre au ciel était voisine,

Et que l'Océan vert, les monts, les cieux flottants
S'ébattaient sans liens avec les Dieux Titans,
Dont le nom vit encore et dans nos âmes vibre,
La nature était grande et la terre était libre!
L'Eurotas était vaste, et les monts éloquents
Hurlaient avec la bouche ouverte des volcans;
Mordus par le soleil et cherchant ses brûlures,
Les grands bois sur le sol traînaient des chevelures;
Les roches se dressaient en leurs rébellions
Et le Pinde était plein d'aigles et de lions.
Parfois dans l'ouverture étroite des cavernes
On sentait vaguement bouillonner des Avernes
Et les accouplements, les hymens, les baisers
Roulaient comme des flots d'amour inépuisés.
Tout était rire, joie, enchantement, délire,
Et l'ouragan sacré s'engouffrait dans la lyre,
Et les héros sanglants n'étaient pas résignés.
Mais vous, Olympiens funestes, qui rognez
Les cheveux des lions et les ailes de l'aigle,
Vous avez courbé tout sous la stupide règle.

Jupiter.

Nous verrions des milliers et des milliers d'hymens
Et les animaux fous viendraient lécher nos mains,
Et ce serait sans doute une superbe orgie
Si nous t'abandonnions la Grèce et la Phrygie.
Les baisers séviraient, même parmi les Dieux,
Et nous en pourrions voir plus que le ciel n'a d'yeux,

Et le faune lascif et le chevreau qui grimpe
Bondiraient sans pudeur sur le neigeux Olympe.
Déesse, en attendant, la règle a triomphé.
Donc, pose tes deux mains sur ton cœur étouffé.
Tu connaitras la règle, et, domptée ou priée,
Toi-même, avant ce soir, tu seras mariée.
Donc, choisis parmi tous les Dieux. Prends le mari
Que tu voudras, mais prends un mari. J'ai souri
Lorsque tu nous parlais en Titane. Caresse
Ou mords, nous rognerons tes ongles de tigresse,
Et nous musèlerons la louve et le bandit.
Oui, mariée. Avant ce soir.

La Déesse.

Bien. Tu l'as dit.

Jupiter.

A ce prix, je pardonne, et volontiers j'admire
Tes lys, tes cheveux d'or, ton haleine de myrrhe,
Et ta prunelle noire et ton front de lotus
Et tes lèvres. Comment t'appelles-tu?

La Déesse.

Vénus.

SCÈNE TROISIÈME

Dans le palais habité par Vénus. Un atrium aux colonnes d'argent et d'onyx, plein de perdrix et de colombes. Des lauriers dont les feuilles sont en or vert, les fleurs en corail rose et en corail d'un blanc jaune et auxquels se mêlent de vrais rosiers couverts de roses vivantes. Des paons blancs et des cygnes noirs se promènent autour d'un bassin en argent, nacre, perles et onyx, plein d'une eau odorante qui roule des paillettes, et dans lequel une fontaine laisse tomber son eau qui chante. Lits de repos couverts de peaux de cygnes et d'ours blancs.

Vénus est assise. Debout près d'elle, Apollon et Bacchus la pressent et la supplient.

Apollon.

Choisis-moi !

Bacchus.

Choisis-moi.

Apollon.

Je t'adore.

Bacchus.

Je brûle.

Apollon.

Un feu qui sort de toi dans mes veines circule.

Bacchus.

Je frémis de désir.

Apollon.

Moi, je languis d'amour.

Bacchus.

Vénus!

Apollon.

Vénus!

Bacchus.

Prends-moi pour mari.

Apollon.

Prends-moi pour
Mari.

Vénus.

Chacun de vous se plaint, comme Tantale.
Attendez-vous, avec votre mine fatale,

Qu'au nom de cette faim, si prompte à m'implorer,
Je vous offre à tous deux mon cœur à dévorer?

Bacchus.

Vénus!

Vénus.

Calmez un peu ce délire et ces fièvres.

Apollon.

Il me faut ton front pur.

Bacchus.

Tes blanches mains.

Apollon.

Tes lèvres.

Bacchus.

Ta neige.

Apollon.

Tes boutons de rose.

Bacchus.

Tes cheveux.

Apollon.

Tes yeux clairs.

Bacchus.

Je te veux.

Apollon.

Je te veux.

Bacchus.

Je te veux.

Vénus.

Vous le savez, avec ses effrayantes cimes
J'aime peu votre Olympe affreux, couvert de crimes;
Et pour l'homme, toujours maudit et châtié,
Mon âme de Titane est pleine de pitié.
Donc, celui qui m'aura, sur ce mont où nous sommes,
Est le dieu, s'il en est, qui fut bon pour les hommes.
Eh bien! si l'un de vous, désertant les autels,
S'est, un jour, attendri sur les hommes mortels,
Qu'il me le dise; car Apollon, dieu propice,
Et toi qui sais bondir au bord d'un précipice,
O Bacchus, nourrisson des nymphes, rayonnant,
Hormis vous, tous les Dieux ont parlé. Maintenant,
Puisque je dois choisir ce soir, quoi qu'il m'en coûte,
Expliquez vos raisons tous deux. Je vous écoute.
Toi d'abord, dont la voix enchante les cieux clairs,
Dieu Bacchus, né parmi la foudre et les éclairs.

Bacchus.

Déesse qui ravis mon cœur et le déchires,
Le crime des Titans et des Hécatonchires

Que Jupiter brûla dans leurs flancs palpitants,
Le crime, reproché toujours, des Dieux Titans
Fut, dit-on, d'aimer trop les hommes éphémères
Que veillent, tout petits, les angoisses des mères.
Ah! s'il en est ainsi, peut-être, souviens-t'en,
Reine, j'eusse été digne aussi d'être un Titan,
Et tout ce qui fleurit sous mes pas te l'affirme.
L'homme est né malheureux, triste, cruel, infirme,
Toujours pâle et craintif, en proie au noir remord,
Ayant devant ses yeux l'inévitable mort;
Il s'enferme lui-même en de froides murailles
Et supportant le poids affreux de ses entrailles,
Lutte et sert de jouet risible au sort moqueur;
Mais moi, je suis venu pour réchauffer son cœur.
J'ai terrassé la Mort et son vil artifice,
Et je me suis offert moi-même en sacrifice.
Et j'ai pu dire à l'homme, ouvrant pour lui mon flanc:
Nourris-toi de ma chair vivante et bois mon sang!
Je parfume à la fois sa lèvre et sa narine,
Et lorsque je renais, brûlant, dans sa poitrine,
L'homme que le doux vin ranime de son feu,
Grandit, et ne sent plus sa misère. Il est dieu.
Des palais d'or ont pris la place de ses bouges
Et les grands cieux pour lui sont éclatants et rouges.
Suis-moi, blanche Vénus, dans mes hardis chemins.
Nous saurons à nous deux réveiller les humains
Errant, vaincus, parmi les pins et les érables,
Et faire des héros avec ces misérables.

Apollon.

Mais, ô Bacchus, tu vas, entouré d'un troupeau
De femmes, dont le vent aigu rougit la peau,
De Ménades hurlant, d'Évantes forcenées
Frappant les airs de leurs chansons désordonnées,
Ceintes de serpents vifs, ayant des appétits
Étranges, allaitant des tigres tout petits,
Bondissant, frappant les tambours par intervalles,
Et faisant résonner les féroces cymbales.
Et toi, mitré, porté par un doux éléphant,
Tu regardes, charmé comme un petit enfant,
Le vent jaloux meurtrir leurs poitrines rougies.
Mais que fera Vénus dans ces belles orgies?

Vénus.

Phébus, toujours avec sa rouge floraison,
L'âpre Liberté, même ivre et folle, a raison!
Que les Bacchantes, sur les grands monts solitaires,
Courent, en entraînant sur leurs pas des panthères!
Que leur troupe sauvage épouvante les bourgs
Avec les noirs flambeaux et le bruit des tambours!
Moi-même, si j'aimais Bacchus, en leurs colères
Je guiderais au loin ces vierges tutélaires
Qui portent la fureur chez les hommes proscrits,
Et nous emplirions l'air de chansons et de cris.

Bacchus.

Oh! choisis-moi, Vénus, et viens guider leur troupe.

Choisis-moi. Pour guérir tous les maux, j'ai la Coupe!
La Coupe glorieuse est le moule d'un sein
De femme. Elle est sévère et d'un noble dessin,
Et le vin, dans son or qui l'éclaire, est un fleuve
De pourpre où la tremblante humanité s'abreuve.
Celui que le puissant Jupiter exila
Et qui modela, puis fondit et cisela
Divinement la Coupe à la courbe immortelle,
C'est le dieu de Lemnos, qui forge et qui martèle.
C'est lui, Vulcain, dont le grand cœur s'est réjoui
De parer sa corolle ouverte.

Vénus.

Vulcain!

Bacchus.

Oui,

Reine.

A Apollon.

Mais, Apollon, toi, que pourras-tu dire?
Car tu n'as pas connu l'amour, ni son martyre;
Ton cœur ne brûle pas de son feu meurtrier
Et préfère aux baisers des femmes le laurier.
Tes amantes, c'est la Rhythmique et la Métrique;
C'est l'Ode, s'envolant dans sa fureur lyrique;
C'est l'Arsis et c'est la Thésis, dont le ton dit
Quand le pied du danseur frappe à terre, ou bondit;

C'est le tribraque et l'anapeste, et le dactyle
Qui dans le vers fuyant glisse comme un reptile;
Ce sont les strophes qui, malgré les durs réseaux
Où leurs pieds sont captifs, sont de libres oiseaux;
C'est toute la parole avec sa riche gamme.
Et pourquoi serais-tu l'esclave d'une femme,
Toi qui peux voir au loin tout ce que les Dieux font
Et tout ce qui frémit sous le feuillage, et dont
La prunelle de feu n'est jamais endormie?
Parle. Que ferais-tu de Vénus?

Apollon, à Vénus.

L'ennemie
De l'homme, ô déité, c'est l'ombre qui le suit.
C'est l'obscurité sombre et triste, c'est la nuit,
Ainsi qu'une voleuse entrant dans la chaumière,
Et moi, je suis celui qui répand la lumière.
Je suis éclat, je suis clarté, je suis réveil.
Une ardente lueur sort de mon front vermeil.
Dans les marais, couverts de hideuses cuirasses,
Rampent de verts dragons et des hydres voraces,
Et c'est moi qui les tue avec mes flèches d'or.
Ah! quand le dieu Soleil sort, prenant son essor,
Du grand fleuve, et ravit la terre jusqu'à l'âme
Avec sa rouge armure et son casque de flamme,
Et mène ses chevaux exécrés de Pluton :
Phlégon, Pyroëis, puis Eous, Aëthon,
Dans une fusion de perles et d'aurore;

Quand son char d'azur fait vibrer l'éther sonore,
Pour éviter les chocs vers lui j'étends la main,
Et c'est moi qui du doigt lui montre le chemin
Dans le gouffre des cieux où mes yeux savent lire,
Et je sais diriger son vol, car j'ai la Lyre!
Aphrodite, la Lyre est tout. C'est à son chant
Que les Olympiens, rêvant et se couchant,
S'enivrent de la paix dans les belles demeures.
Elle règle le temps, les mois, les jours, les heures;
En elle sont la joie et le sanglot amer
Et le tumultueux murmure de la mer.
Elle a dompté les loups. Elle a bâti des villes
Quand les hommes mortels formaient des troupes viles
Et servaient de pâture offerte aux crocs sanglants
Et, pareils aux pourceaux hideux, mangeaient des glands.
J'ai la Lyre, par qui tout est orgueil et fête,
Et c'est Vulcain, le dieu de Lemnos, qui l'a faite.

Vénus, à part.

Le dieu Vulcain!

Apollon.

Sois ma déesse. Tu tiendras,
Comme moi, s'il te plait, la Lyre entre tes bras,
Puis tu prendras mon arc, digne objet de louange,
Et tu dirigeras tes flèches sur la fange.
Ton front d'or brillera sur les monstres hideux,
Et tu les rempliras d'épouvante. A nous deux,

Nous rendrons aux vaincus la force coutumière
Et nous inonderons la terre de lumière.

Vénus.

O Dieux brillants! je veux songer dans mon esprit
Au fuyant avenir qui pleure et qui sourit.
Quand l'horreur d'un lien répugne à tout mon être,
Il est bien malaisé de me choisir un maître.
Cependant Jupiter veut que mon cœur meurtri
Se donne, et que je sois l'esclave d'un mari.
J'obéirai. Pourtant, déesse inassouvie,
Sachez que je suis peu docile et que la vie
A mêlé dans ma veine, avec d'amers sanglots,
Un sang pur de victime à l'écume des flots!

Entrent Diane et Pallas.

Diane.

Nous venions, car ton sort mystérieux s'achève.

Pallas.

Mais on n'arrive pas dans ce palais du rêve
Sans marcher sur un tas de princes et d'amants
Qui racontent leurs maux et peignent leurs tourments,—

Diane.

Et qu'on ne peut chasser au loin comme des rustres.

Pallas.

En voici deux, fameux entre les plus illustres;—

Diane.

Mais cependant le temps ne nous presse pas moins, —

Pallas.

Et nous aurions voulu te parler sans témoins.

Vénus, à Apollon et Bacchus.

Allez donc, et laissez avec moi ces déesses.
Pour moi, je ne veux pas oublier vos promesses.
O Rois victorieux et forts, puissants démons,
Ayez pitié de ceux qui souffrent sous les monts
Et des pâles humains que plaignaient vos paroles.

Bacchus.

Mais, ô Vénus, pour qui s'ouvriront les corolles
De tes roses ?

Apollon.

Pour qui fleuriras-tu, printemps?

Bacchus.

Pour qui?

Vénus.

Je le dirai quand il en sera temps.
Songez aux mortels, proie offerte à la misère.

Apollon.

J'aime ceux qu'elle tient dans son horrible serre.

Bacchus.

Devant eux, je suis plein de tristesse et d'émoi.
Chaste fille des flots, songe à moi.

Apollon.

Songe à moi.

Bacchus et Apollon sortent.

Pallas.

Ne les crois pas.

Diane.

Ces Dieux caressent tes chimères
En se feignant amis des êtres éphémères.

Pallas.

Ils abusent ainsi la fille des Titans
Dont la pitié persiste après un si long temps.

Diane.

Ces deux amants rusés dans ton cœur ont su lire ; —

Pallas.

Mais le dieu de la Vigne et le dieu de la Lyre,
Au fond peu soucieux du destin des humains,
Les regardent souffrir et s'en lavent les mains.

Diane.

Ce qu'ils veulent de toi, Vénus, on le devine,

C'est ta bouche de pourpre et c'est ta chair divine
Qui répand un parfum suave dans l'éther.

Pallas.

Mais, déesse, crois-moi, resiste à Jupiter.

Diane.

Il te veut aujourd'hui marier toute vive, —

Pallas.

Mais, trompant ses cruels desseins, quoi qu'il arrive,
N'accepte pas son ordre avec docilité.

Diane.

Et ne te livre pas à la brutalité
D'un mortel ou d'un dieu.

Pallas.

Car c'est la même chose.

Diane.

Non, garde ton front pur et ta bouche de rose.

Pallas.

Et laisse aux animaux tous les vils appétits,
Avec le soin grossier d'allaiter des petits.

Diane.

Ah! qu'un plus noble orgueil te pare et te décore!

Pallas.

Fi! le beau plaisir, fraîche et caressée encore
Par la source où ta lèvre indocile aura bu,
De sentir sur ta bouche un visage barbu!

Diane.

Fais comme moi. Courir dans les forêts profondes,
Au milieu d'un troupeau de filles vagabondes;
Essuyer au matin les soleils aveuglants;
Voir tomber sous mes traits des animaux sanglants;
Entendre se mêler dans l'éclat des aurores
Les aboiements des chiens au cri des cors sonores;
Puis, dans l'ombre furtive, au milieu des roseaux,
Quand j'ai lavé mes bras dans ses tremblantes eaux,
M'endormir aux chansons d'un fleuve, sur la berge,
Et savourer la joie immense d'être vierge,
C'est ma vie, ô douceur! Courir seule en avant,
Sentir mon sein glacé par le baiser du vent;
Enfin me coucher, lasse, après ma longue course,
Téter sauvagement la mamelle d'une ourse
Et me rassasier de son lait que je bois
Me plaît; je vis mêlée avec l'horreur des bois
Et toujours mon grand Arc, parmi les feuilles sèches,
Au but que j'ai choisi fait s'envoler mes flèches,
Car Vulcain de Lemnos, l'ouvrier diligent,
Sur sa pesante enclume en a courbé l'argent.

Pallas.

Pour moi, c'est aux combats affreux que je m'élance.
Le casque resplendit sur mon front; j'ai ma lance,
Et je me jette, ayant la rage dans mon flanc,
Au sein d'un tourbillon de carnage et de sang,
Et je vois sous mes coups, dévorés de brûlures,
Les héros sur le sol trainer leurs chevelures.
Derrière moi, des cris de rage, un long sanglot,
S'éteignent; quelquefois l'airain d'un javelot
Fendant les airs, m'effleure avec sa dent vorace;
Mais qui pourrait trouer ma brillante Cuirasse?
Elle brave la hache et brise le couteau;
Vulcain l'a façonnée avec son lourd marteau;
Elle est d'or et d'airain et d'argent, et se ploie
Quand je marche, et parmi ses écailles flamboie,
Éclairant de ses feux le sang que je répands,
La Gorgone hideuse aux cheveux de serpents.
Ma sœur, viens où la claire épée éclate et brille!
Ou bien, sois ouvrière avec moi. Prends l'aiguille
Et jette sur la toile, en riantes couleurs,
Un grand triomphe heureux d'animaux et de fleurs.

Diane.

Mais ne souffre jamais, reine, que ton front pâle
Rougisse humilié, sous le baiser d'un mâle!

Pallas.

Homme ou dieu, c'est toujours l'imbécile vainqueur
Dont le stupide orgueil nous blesse.

Diane.

Notre cœur
Se repent d'accueillir un tel hôte incommode.

Pallas.

On en souffre.

Diane.

Et d'ailleurs ce n'en est plus la mode.

Pallas.

La chasteté, crois-nous, dans nos cœurs indomptés
Éveille incessamment d'étranges voluptés
Qui, pleines de douceurs et pleines d'amertume,
Ont des retours auxquels notre corps s'accoutume.

Diane.

Et quand on a connu ces doux raffinements,
On n'a plus d'appétit pour les grossiers tourments, —

Pallas.

Et l'on n'est plus pareille à ces bêtes sauvages
Qui, dans les antres sourds ou le long des rivages,
Hurlent de désirs fous à la chute du jour.

Diane.

O Vénus, entends-nous !

Vénus.

Je vous entends. L'Amour

Offre d'humbles plaisirs qui ne sont pas les vôtres.
A merveille. Mais n'en dégoûtez pas les autres.

Pallas.

Va, leurs discours flatteurs d'amant ou de mari,
Comme le sombre hiver, par la bise meurtri,
Sur les feuilles des-bois met sa fauve rouillure,
Aboutissent, en somme, à la pire souillure.

Vénus.

Cette souillure, c'est l'universel baiser !
C'est le souffle par qui tout se laisse embraser,
Le mien ! Le feu par qui tout brûle, c'est mon âme !
Je suis désir, amour, baiser, délire, flamme,
Et l'hymne triomphal des baisers infinis,
Le murmure des bois, ce que chantent les nids,
C'est moi. Pour le bonheur que vous dites suprême
Je ne puis pourtant pas me renier moi-même.
Dans l'éblouissement des choses je me vois,
Et toute chair s'éveille à mon souffle. A ma voix
L'hymen des flots sourit dans la mer gémissante
Et je ne prétends pas être plus innocente
Que les oiseaux charmés dans les nids querelleurs
Et que les lions, ni plus chaste que les fleurs !

Diane.

Sois donc, puisqu'il le faut, la grande âme des choses, —

Pallas.

Mais ne t'enivre pas, toi-même, de tes roses !

Diane.

Dis avec nous, fuyant la serre du vautour :
Protège-nous, froideur ! neige glacée !

Vénus.

Amour !

Pallas, à Diane.

Viens, ma sœur. Nous l'avons avertie et priée.

Diane.

En vain.

Pallas.

Elle sera tout à fait mariée, —

Diane.

Et les astres des cieux, mystérieux témoins,
Compteront sur l'Olympe une vierge de moins.

Pallas.

Rien ne peut la sauver du triste épithalame.

Diane, à Vénus.

Je le vois bien, tu veux aimer.

Vénus.

Comme une femme !

Diane et Pallas sortent.

Un mari ! Ce seul mot me cause de l'effroi.

Entre Jupiter.

Qui donc choisir parmi ces Dieux ?

Jupiter.

Pourquoi pas moi,
O Vénus ? Car j'envie en ses métamorphoses
Le flot silencieux qui baisa tes pieds roses,
Et le premier de tous, quand près de nous tu vins,
Je fus pris et vaincu par tes charmes divins.
Choisis-moi. Tu pourras, triomphant dans la gloire,
T'asseoir à mes côtés sur un trône d'ivoire.
Alors tu règneras, car tel est mon dessein,
Et docile, admirant la blancheur de ton sein,
Je mettrai sur ton front, chanté dans les poëmes,
Les éblouissements de tous les diadèmes.

Vénus.

Bon. Mais dans ce discours, je n'entends pas le nom
De Junon. S'il te plait, que fais-tu de Junon ?

Jupiter.

Eh ! qu'importe Junon ! Dans mes souvenirs vagues,
Un flot d'épouses, plus nombreuses que les vagues,

Se pressent, et fuyant avec un front pâli,
S'effacent au lointain dans la nuit de l'oubli,
Comme un long chœur dansant que mène Terpsichore;
Et c'est à peine si je me rappelle encore
Latone, Sémélé, Thrace, Maïa, Pluto,
Cérès, Léda, Pyrrha, Néère, Callisto,
Eurynome, Elara, Thymbris, Rhéné, Dione,
Carmé, Protogénie, Himalie, Hésione,
Danaé, Cambysé, Métis, Mœra, Dia,
Électre, Euryméduse, Astéropé, Thyia,
Et mille autres, qu'avec des regards favorables
J'endormis tour à tour dans mes bras vénérables.

Vénus.

Quoi! te rappelles-tu vraiment si peu de noms
D'amantes, sur ce fier Olympe où nous trônons?
Cherche dans ton esprit des formes échappées:
Naïades aux fronts bleus, Dryades et Napées,
Charmeuses de serpents, rebelles aux venins.
Mais tu n'as pas fini des êtres féminins,
Et dans les grottes d'or où sont les stalactites,
D'autres déesses, il est vrai toutes petites,
Arrêteront encor ton caprice goulu.
Elles te serviront, quand tu l'auras voulu.
Puis les noms oubliés de tes bonnes fortunes
Iront s'évanouir parmi les vieilles lunes,
Et plus tard, quand le temps rapide aura marché,
On y joindra Vénus, par-dessus le marché.

Oui, Vénus, diras-tu, ne fut pas inhumaine;
J'ai connu quelque part cette anadyomène!
D'autres vierges alors te feront délirer;
Tu les illustreras, et moi, pour éclairer
Ces nobles jeux, tandis que tomberont leurs voiles,
Si tu veux, je tiendrai dans mes mains des étoiles!
Et je serai d'abord ta servante, puis rien.

Jupiter.

En effet, dans la nuit du ciel aérien
Mes amantes ont fui, blanchissantes cohortes,
Comme dans l'ouragan s'en vont les feuilles mortes;
Et Junon, dont Hébé peigne les beaux cheveux,
N'est pour moi rien de plus qu'elles, si je le veux.
Tout est à moi, les pleurs, les baisers, les caresses,
Les fureurs, les espoirs, les femmes, les déesses,
La faunesse des prés, la nymphe dans les bois,
La naïade qui pleure avec sa douce voix,
Et tout ce qu'a porté la terre, auguste aïeule.
Mais sois à moi, Vénus, et je t'aimerai seule,
Et je serai docile et doux entre tes bras,
Comme un lion captif que tu caresseras.
Et près de moi, buvant à ma coupe, en nos fêtes,
Tu poseras ton pied céleste sur les têtes
Des grands rois de l'Olympe, à vaincre habitués.

Vénus.

Non. Les vrais rois sont morts, et tu les as tués.

Jupiter.

La Souveraineté sainte me verse à boire
Dans un vertige heureux de carnage et de gloire;
Mon désir est le Bien; ce que je ne veux pas
Est le Mal, et j'entends des lyres sur mes pas.
La Loi naît dans mon front; mon caprice est la Règle
O Vénus! choisis-moi.

Vénus.

J'entends. Prenez mon aigle!
Non. Tes splendeurs n'ont rien que je puisse envier.
Crois-moi, j'aimerais mieux, Jupiter, un bouvier,
Ou quelque noir brigand, sur les routes peu sûres
Arrachant des joyaux dans le sang des blessures,
Que toi, voleur de trône et brigand couronné,
D'un éblouissement horrible environné,
Et qui te réjouis de la misère humaine
O mes aïeux! Japet! Hypérion! Clymène!
L'homme était encor libre et pur de votre temps
Et faisait alliance avec les Dieux Titans,
Et l'on ne voyait pas de vile cicatrice
Meurtrir le sein fécond de sa mère nourrice.
Les plaines, les forêts, où la nature a mis
Son âme, l'accueillaient. Ils étaient ses amis.
Exilé maintenant, sans guide et sans poëte,
Il erre, stupéfait, sur la terre muette.

Jupiter.

Qu'importent les soucis de l'homme ténébreux,
Pourvu que je triomphe et que je sois heureux!
Ah! ne profère pas d'inutiles injures.
C'est toi qui régneras, pourvu que tu me jures
De me donner tes yeux où brille un diamant,
Et nous respirerons avec ravissement
La douce odeur que fait monter aux cieux sublimes,
En brûlant sur le feu, la graisse des victimes,
Et pour nous le nectar ne sera pas amer.
Viens avec moi, Titane, ô fille de la mer!
J'ai tout vaincu; la Mort est ma blanche servante;
Partout devant mes yeux tressaille l'épouvante,
Et par le seul effort de ma réflexion,
Tantale, Salmonée et le triste Ixion
Subissent leurs tourments, car l'enfer est docile.
Torturés et pensifs sous les monts de Sicile,
Tes anciens Dieux, tandis qu'ici nous triomphons,
Songent, emprisonnés dans les gouffres profonds.
Prométhée est captif, là-bas, sur le Caucase.
Il prophétise en vain, dans son horrible extase,
Et tourmente le vol des sombres ouragans
Par sa plainte farouche et ses cris arrogants;
Mais toujours, déchirant cette vivante proie,
Le vautour lui dévore et lui mange le foie.
Moi, pour exécuter mon ordre souverain,
J'ai la Foudre, qui hurle avec un bruit d'airain.

C'est ma compagne; elle est avec moi sur le faite,
Et c'est mon fils, le dieu de Lemnos, qui l'a faite.
C'est Vulcain même, et j'ai par elle, tour à tour,
Vaincu mes ennemis. Tous.

Vénus.

Excepté l'Amour!
Maitre, ton chien ailé parmi les feux aboie,
Et les Olympiens en rugissent de joie;
Mais avant les brillants éclairs pour messagers,
Vous n'êtes que des Dieux fuyants et passagers;
Car un héros bravant ta haine souffletée,
Un jour délivrera le divin Prométhée
Déchiré par tes fils plus cruels que des loups,
Et de sa main sanglante arrachera les clous.
Jupiter, — sois modeste, il faut bien t'y résoudre, —
L'homme tremblant et nu fera taire la foudre.
Alors, peu soucieux de tes frêles appuis,
Il noiera le tonnerre étonné, dans un puits,
Et les hommes riront de toi, qui les opprimes.
Et lorsque tous les cieux seront las de tes crimes
Et que tu feras honte à la clarté du jour,
Un dieu va naitre, un dieu de douceur et d'amour,
Qui sur eux étendant ses deux mains adorables,
Apportera la paix à tous les misérables,
Et qui, pour les guérir de leur cruel tourment,
Dira de sa voix douce : Aimez-vous seulement.
Alors, sentant mourir ton âme consumée,

Tu pourras voir tes Dieux se dissoudre en fumée,
Et tu disparaîtras devant l'homme ébloui,
Pâle fantôme dans la brume évanoui;
Et voilà ce que moi, Vénus, je prophétise.

Jupiter.

Pauvre chevrette, mords les branches du cytise,
Mais n'use pas tes dents contre mon sceptre d'or.
Tes aïeux abolis, tu les pleures encor;
Donc, je te le permets, roi sage et tutélaire,
Plains ceux qui sont tombés sous ma juste colère.
Mais va, tu peux m'aimer sans crime et sans remords;
Je suis le roi de tous les Dieux.

Vénus.

Les Dieux sont morts!

Ils sortent.

SCÈNE QUATRIÈME

Même palais. Une chambre surmontée d'un plafond sphérique fait d'écailles de tortues, sur lesquelles tournent et se meuvent les images d'or des constellations. Les murs sont une mosaïque de saphir et de lapis, avec des fleurs de corail rose. Petites fenêtres étroites treillissées d'or, où grimpent des fleurs. Sur le pavé en mosaïque d'or est jeté un tapis brodé par la déesse Istâr. Entre Vénus, recueillie, en proie à ses réflexions.

Vénus.

Quel est donc ce Vulcain farouche
Que nomme en vain ma bouche
Et qui semble plutôt un ouvrier qu'un dieu ?
Il façonna la Coupe et la Lyre invincible.
Pourquoi reste-t-il invisible ?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu ?

S'il me fuit, moi que tout adore,
Suis-je Vénus encore ?
Triomphante, et le front baigné par le ciel bleu,
J'ai foulé vainement l'Olympe inaccessible.
Pourquoi reste-t-il invisible ?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu ?

Tous les Rois, que l'orgueil rassure,
Ont baisé ma chaussure,
Et contempler mes lys est leur unique vœu.
Lui se cache à mes yeux, noir dans sa forge horrible.
Pourquoi reste-t-il invisible?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu?

Je veux faire pâlir la braise
De sa rouge fournaise.
Je veux voir à mes pieds tremblant, fût-ce par jeu,
Celui qui pour Diane a courbé l'Arc flexible.
Pourquoi reste-t-il invisible?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu?

Vulcain forgea l'ardente Foudre
Qui réduit tout en poudre.
Il façonna le char du Soleil, dont l'essieu
De mille diamants sème le ciel paisible.
Pourquoi reste-t-il invisible?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu?

O mer, dont le flot joue et brille,
Murmure avec ta fille!
Avoir pris et conquis tous les Dieux, c'est trop peu,
Alors qu'un seul demeure à ma gloire insensible.
Pourquoi reste-t-il invisible?
Quel est ce dieu hardi, maître et vainqueur du feu?

La curiosité m'obsède et sa piqûre
Me tourmente.

Entre Mercure.

Mercure.

Vénus, belle reine, —

Vénus.

Ah! Mercure,
C'est toi!

Mercure.

Puisque aussi bien ton visage m'a ri,
Je viens au fait. Je veux devenir ton mari.
Ne me refuse pas. Car si tu me refuses,
Pleurer, silencieux, dans les ombres confuses,
Tel est le sort cruel où je me réduirai.

Vénus.

Je veux voir Vulcain.

Mercure, désappointé.

Ah!

Prenant son parti.

Soit. Je te conduirai
Chez lui.

Vénus.

Sans retard.

Mercure.

Oui. Je venais, à vrai dire,
Pour autre chose. Pour te conter mon martyre
Et te séduire avec le charme de ta voix.
Mais bah ! je le ferai de même une autre fois.

Vénus.

Je veux voir Vulcain.

Mercure.

Bon. Je sais comme l'on entre
Chez ce fauve, et je puis te mener dans son antre.
Je ne suis pas jaloux. Si je l'étais jamais,
On saurait sur ce point ce que je pense ; mais
Je ne le suis pas. Car, certes, j'ai l'âme tendre,
Mais, en tant qu'immortel, j'ai le loisir d'attendre.
Et, dans l'interminable et vaste corridor
Comme c'est moi qui guide, avec ma verge d'or,
Les âmes en enfer, vers les deuils ou les fêtes,
J'ai pu savoir comment ces bêtes-là sont faites.

Vénus.

Partons vite. Allons voir le forgeron hideux.

Mercure.

Volontiers. Je ne suis pas jaloux. De nous deux
Naitra, — la chose fut depuis longtemps prédite, —
Un fils qui portera le nom d'Hermaphrodite
Et qui sera pareil à nous deux, car ce fils
Ne fera qu'un avec la nymphe Salmacis.
Or, il ne naitra pas, au moins je le suppose,
Sans que nous ayons fait pour cela quelque chose;
Car le puissant Desir est maitre, et nous régit.

Vénus.

Pour l'instant, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Mercure.

Partons. Comme j'avais deviné ton idée,
Les Graces à Lemnos t'ont deja precédée,
Et tu les trouveras là-bas, pour te servir.
L'Air, ainsi qu'un amant, brûle de te ravir,
Et Zéphyr, qui t'appelle, en tressaille de joie.
Jupiter, s'il te cherche, ô noble et douce proie,
Dans ce palais d'or, sur le mont divin perché,
Ne te trouvera plus. Je n'en suis pas fâché.
Les ailes que le vent caresse avec extase
A mes talons, ainsi qu'à mon brillant pétase,
Et par qui mes désirs ne sont jamais déçus,
Me suffiront très bien pour voler au-dessus

De la terre, où l'on voit les berceaux et les tombes.
Mais qu'attellerons-nous à ton char?

Vénus.

Des colombes!

Ils sortent.

SCÈNE CINQUIÈME

Dans l'île de Lemnos, chez Vulcain. Une salle, tout entière en basalte noir, avec deux pilastres carrés, ornés de clous d'or. Sur l'une des parois du mur, s'ouvre dans l'épaisseur du basalte une très grande excavation ogivale. Là est placé le trône, en cuivre rouge, dont le haut du dossier est circulaire, et sur lequel est jetée une peau d'ours noir. Sur un chevalet se dresse un grand miroir d'airain. Entrent les Grâces.

Euphrosyne.

Nous, les Grâces, mêlons nos âmes et nos voix.

Aglaé.

Donc, elle va venir, la grande inspiratrice.
Elle viendra sourire aux travaux que je vois,
Elle, la créatrice et la génératrice.

Thalie.

La vierge aux tresses d'or, enchantement des Rois,
L'héroïque Vénus posera sur l'enclume
Et sur les lourds marteaux la blancheur de ses doigts.

Euphrosyne.

Son limpide regard dissipera la brume
Et se réjouira de voir le dur métal
Rougir, transfiguré, dans le feu qui s'allume.

Thalie.

Car celle dont la mer fut le berceau natal
Porte dans sa prunelle adorable et sacrée
Tout l'éblouissement du ciel oriental.

Euphrosyne.

Elle est l'épouvantail de la mort exécrée.
Son cœur approuvera l'ouvrier diligent,
Puisque, sans elle, rien ne vit et ne se crée.

Aglaé.

Esprit mystérieux, pareil au flot changeant,
Elle est présente aussi dans la métamorphose
Qui fait briller d'éclairs nouveaux l'or et l'argent.

Euphrosyne.

Elle est le divin souffle et l'immortelle Cause
Et se reconnaîtra chez le grand Ouvrier.
La fournaise est pareille à ses lèvres de rose.

Aglaé.

C'est elle qui fait naître et grandir le laurier,

Et le travail ardu, qui cherche et qui s'obstine,
Est par elle vainqueur de l'oubli meurtrier.

Thalie.

Nous, cependant, ainsi que sur les fleurs butine
L'abeille, dans le riche et flamboyant trésor
Allons choisir les dons que Vulcain lui destine, —

Aglaé.

Car elle va venir, la déesse au front d'or!

Elles sortent Entre Mercure, guidant Vénus, à laquelle il montre, sans rien dire, la demeure du dieu du feu. Puis il sort et la laisse seule Aussitôt entre Vulcain. En voyant la déesse, il est saisi d'une admiration, comme mêlée de terreur.

Vulcain.

Vénus!

Vénus.

Qu'es-tu donc, toi qui restes seul? Quel crime
T'emprisonne, muet, au fond d'un noir abîme?
Pourquoi ne te voit-on jamais? Sous quel affront
S'augmente la pâleur sinistre de ton front?
Que forges-tu, caché dans les noires ténèbres
D'où jusqu'aux vastes cieux montent des bruits funèbres?
Pourquoi, toujours courbé dans ce lieu souterrain,
N'entres-tu plus jamais dans le palais d'airain

Que tu dressas jadis, comme un chasseur ses toiles,
Sur l'Olympe, avec ses grands murs semés d'étoiles?
Pourquoi fuis-tu les monts, les bois, la douce fleur,
Et pourquoi cherches-tu l'ombre, comme un voleur
Ou comme un chien broyant un os dans sa mâchoire?

Vulcain.

Vierge qui sur mon seuil poses tes pieds d'ivoire,
Chaste déesse au front charmant et vénéré,
Assieds-toi sur mon trône et je te parlerai.

Vénus s'assied sur le trône.

Vénus.

Je t'écoute. Dis-moi ton aventure sombre.

Vulcain.

Oui, je suis l'exilé de la nuit et de l'ombre,
Et je m'ensevelis dans un morne tombeau.
Pourquoi? C'est que mordu par le désir du beau,
Par l'invincible amour de la sainte harmonie,
O Vénus, créatrice et mère du génie,
Je respire la flamme au souffle meurtrier,
Et travaille l'airain, comme un bon ouvrier,
Dans ma forge pareille à la grenade mûre,
Toujours seul, car je fuis l'inutile murmure
Et la stupidité du vulgaire odieux,
Qu'on rencontre partout, même parmi les Dieux.

Vénus.

Aux chants de la cithare et de la poésie
N'as-tu jamais goûté auprès d'eux l'ambroisie,
En savourant, avec ces Dieux aimés des cieux,
Le nectar, qui ruisselle en flots délicieux?
Dis-moi, n'as-tu jamais connu leur joie énorme?

Vulcain.

Je suis affreux, je suis boiteux, je suis difforme,
Sombre géant velu comme l'ours dans les bois,
Et les fauves lions auraient peur de ma voix.
Mais toi, qui juges tout dans ton âme rebelle,
O Vénus, tu verras que ma pensée est belle.
Les Rois heureux ont les festins; moi, j'ai le feu.
Il est la vie, il est plus que moi, qui suis dieu.
A nous deux, car il est mon fidèle complice,
Infligeant aux brillants métaux un dur supplice,
Nous les martyrisons, nous les transfigurons.
Nous sommes, ô clarté! les hardis forgerons.
Oui, le front assourdi par d'affreux bruits sonores,
Courbé sur une flamme où naissent des aurores,
Je torture et je fais plier les durs métaux
Avec la pince ardente et sous les lourds marteaux.
Autour de moi les grands soufflets soufflent d'eux-mêmes;
Le feu met ses lueurs sur les murailles blêmes;
Et je frappe à grands coups sur l'enclume, léché
Par la flamme, au-dessus des fournaises penché,

Tandis que sur mes bras et jusqu'à mes aisselles
Crépitent follement des gerbes d'étincelles.
Puis enfin je repose, éblouissant doreur,
Mes yeux ivres d'orgueil, de fumée et d'horreur.
Alors dans le feu pur sous mes mains sont écloses
Mystérieusement les œuvres et les choses.
Je les achève sous le jour de l'atelier;
Je soumets l'ornement au rhythme régulier :
Avec tous les outils, esclaves de mon zèle,
Je repousse l'airain, je lime, je cisele,
Je grave, curieux, ardent, inassouvi,
Seul avec mon cerveau plein d'images, servi
Par des figures d'or que j'ai faites moi-même.
Le métal fulgurant chante comme un poëme :
Il est devenu lyre où dort un chant divin,
Armure, coupe offerte à la gloire du vin,
Sceptre, épée aux brillants éclairs, de sang avide,
Tonnerre qui de bruit emplira le ciel vide,
Barque d'or où des Dieux seront les matelots,
Trident qui de la mer soulèvera les flots,
Et lourds trépieds, marchant tout seuls avec des roues.
J'ai ciselé le flot tranquille où tu te joues
Sur les boucliers d'or où, parmi les frissons
Du métal, j'ai montré les travaux, les moissons,
La guerre, et le berger pensif, joueur de flûte.

Vénus.

Mais lorsque à la fin, las et meurtri de la lutte,

Fou, tu rougis, pareil à ton brasier fumant,
Dis, ne serais-tu pas délicieusement
Rafraichi, dans ton cœur où saigne une blessure,
Si vers toi quelque vierge à la belle chaussure
Penchée et souriante et pliant le genou,
Essuyait la sueur qui perle sur ton cou ;
Et sur ton front, meurtri des baisers de la flamme,
Posait timidement, légère comme une âme,
Sa douce chevelure et son front parfumé ?

Vulcain.

Qui m'aimerait, moi qui ne fus jamais aimé?
Je pense avec tristesse à mon enfance amère.
Car haï par mon père, hélas ! et par ma mère,
Tous les deux, — tu sauras mes peines, il le faut, —
M'ont, chacun à son tour, précipité du haut
De l'Olympe, à travers l'horreur des cieux splendides.
Une première fois, les blanches Néréides
M'ont recueilli, tremblant, et la seconde fois,
Je tombai dans cette île affreuse, où tu me vois.
Plus tard, lorsque j'osai, comme un chevreau qui grimpe,
Jusqu'au royal festin remonter sur l'Olympe,
Les Dieux raillaient ma force et mon cou de taureau,
Et là, je fus d'abord victime, puis bourreau.
Cette main, grâce à leur colère ensanglantée,
A cloué sur le roc infâme Prométhée.
Oui, moi son tourmenteur, j'ai vu des pleurs luisant
Dans les célestes yeux du Titan bienfaisant,

De ce martyrisé qu'avec orgueil tu nommes,
Et j'ai juré d'aimer ceux qu'il aimait : les hommes!
Car je les vis tremblants, tristes, ayant si peu
De joie, et j'inventai pour eux les arts du feu.
Reine, c'est grâce à moi d'abord que la charrue,
Mère du pain, leur est comme en rêve apparue.
C'est grâce à moi qu'ils ont sorti des feux ardents
Les vases dont le flanc se courbe, les tridents,
Et la griffe d'airain, qui sert aux lavandieres
Pour pendre les habits, et les vastes chaudières.
Déjà leurs yeux ravis ont oublié les maux.
Guerriers, ils ont sur leurs armures des émaux
Et de joyeux lezards faisant traîner leurs queues
Frétillantes, parmi les cannelures bleues.
Mais toujours les potiers au travail diligent,
Toujours les forgerons de l'or et de l'argent,
Penchés sur le métal en fusion qui coule,
Éviteront les vains murmures de la foule
Et, muets, noirs, hideux, pensifs, travailleront
A bien pétrir l'image éclose dans leur front,
Armés par leur fierté contre le vil outrage.

Vénus.

Oui, je le comprends, ta beauté, c'est ton ouvrage!
Tu fais voir, moisson née entre tes doigts velus,
Tes fleurs d'or, et tu n'as rien à dire de plus
Pour châtier les froids mépris et l'insolence.

Mais, moi, j'ai quelque droit de haïr ton silence
Et ton brillant renom si fièrement acquis.

Vénus descend du trône et s'approche de Vulcain.

Vulcain.

Toi, déesse!

Vénus.

A l'instant céleste où je naquis,
Splendide, et secouant sur la mer apaisée
Ma chevelure d'or par le zéphyr baisée,
Inépuisable orgueil des flots mélodieux;
Lorsque mon sein de vierge apparut, tous les Dieux
Etaient venus, et tous ils trouvèrent d'étranges
Paroles, et, pour me célébrer, des louanges
S'envolant fièrement dans les cieux éperdus,
Et des mots qu'on n'avait pas encore entendus.
Mais toi seul, tu restas muet, quand leur farouche
Désir louait ainsi la pourpre de ma bouche
Et mes yeux dont la flamme heureuse étincela.
Ou plutôt, je crois bien que tu n'étais pas là,
Et que tu n'as pas vu, courbé sur ton enclume,
Cypris jaillir des flots et de la blanche écume!

Vulcain.

Si, j'étais là, divine! admirant les accords
De ton harmonieux visage et de ton corps,
Et tes yeux étoilés où tient le ciel nocturne,

Et tes bras arrondis comme des anses d'urne,
Et ta hanche flexible avec son pur dessin,
Et ce bouton rosé, la rougeur de ton sein.
Mais je me taisais, sœur des ardentes corolles!
Je ne suis pas de ceux qui disent des paroles,
Et je ne savais pas en quels mots te prier.
Mais je voulus, étant le tenace ouvrier
A qui les vains discours semblent fous et risibles,
Offrir à ta beauté des louanges visibles.
J'ai voulu, ciselant la lumiere et le jour,
Que l'Or te dit pour moi des paroles d'amour,
Qu'il célébrât ton front, ta bouche et ta narine
Et ton ventre poli par la vague marine,
Qu'il chantât, mieux que la cithare, ton pouvoir,
Et j'inventai pour toi les Joyaux.

Vénus.

Fais-les voir!

Vulcain.

Reine vierge aux yeux noirs, les Grâces, tes servantes,
Viennent, portant le coffre où sont les fleurs vivantes.
Puis, de leurs doigts de rose, elles t'en pareront
Avec joie, et tandis qu'elles s'empareront
De toutes les blancheurs dont ta gloire suprême
Est composée, afin que tu puisses toi-même
Admirer l'art vaincu par ton front souverain,

Il montre à Vénus un grand miroir.

Tu te regarderas dans ce miroir d'airain.

Entrent les Grâces, portant le riche coffret dans lequel sont enfermés les présents de Vulcain. Elles en tirent un à un les joyaux, et, à mesure qu'elles les nomment, elles en parent avec vénération la déesse.

Aglaé.

Ce que nous attachons sur ton front, cet emblème
De la victoire, c'est le sacré Diadème.
Ce signe décisif et que rien ne dément,
Atteste le pouvoir et le commandement,
Et montre, pour charmer l'humanité craintive,
Les liens où tu tiens la grande Nuit captive.

Thalie.

La flexible chaînette a lié par ses bouts
Ces plaques figurant des têtes de hiboux : —

Euphrosyne.

Plus bas, un autre rang met des feuilles de saule
Tout près de tes yeux noirs, —

Thalie.

Et jusqu'à ton épaule
Tombe la pendeloque, impérieusement.

Euphrosyne.

Vois!

Vénus, se regardant au miroir.

Le Diadème! Oh! quel éblouissement!

Aglaé.

Tes Colliers.

Euphrosyne.

Celui-ci, fait de boules d'or creuses,
Sonne et frissonne, —

Aglaé.

Car ces perles amoureuses
Sonnant dedans, le bruit de leurs petits sanglots
Imite la chanson folâtre des grelots.

Thalie.

Celui-là qui frémit, tandis que tu le touches,
Semble vivre.

Aglaé.

Il est fait d'un rang pressé de mouches.

Thalie.

Mouches d'or, on a peur que vous vous envoliez
Parmi la chair de neige.

Vénus.

Oh ! les divins Colliers !

Euphrosyne.

Ces colombes d'argent, toutes blanches, sans nulles
Taches, qui doucement boivent à des urnules
D'or, s'ouvrant à leur bec de rose, et d'où, par un
Art merveilleux, s'enfuit goutte à goutte un parfum,
Sont tes riches Pendants d'Oreilles, où se joue
Un rayon clair.

Vénus.

Ah ! ces colombes sur ma joue !
De ton souffle, zéphyr léger, caresse-les !

Thalie.

Nous attachons sur tes bras purs les Bracelets.

Euphrosyne.

Les uns sont des serpents roulés, dont les nœuds courent
En replis onduleux sur ta chair, et l'entourent ; —

Aglaé.

Celui-ci fait briller sa turquoise, au milieu
D'une rosace d'or qui semble tout en feu,
Où l'ornement léger dans sa grâce foisonne
Comme des fleurs, et qu'un double cercle emprisonne.

Thalie.

Ceux-là sur tes poignets, d'un curieux travail,
Sont des sphinx affrontés, mêlés d'or et d'émail.

Aglaé.

Et cet autre, courbé sur ton bras de naïade,
Est fait de perles d'or, de turquoise et de jade, —

Thalie.

Et fait en même temps briller parmi tes lys
Des lueurs de coraux sanglants et de lapis.

Vénus.

Ainsi la mer frissonne avec toutes ses vagues !

Euphrosyne.

O déesse, à présent, nous te mettons les Bagues, —

Thalie.

Afin qu'en remuant ta main blanche et tes doigts,
Tu puisses resplendir, ainsi que tu le dois.

Euphrosyne.

Pour faire ces anneaux, l'industrieux artiste
Creusa profondément le jaspe et l'améthyste, —

Aglaé.

Ou courba les métaux qui, de feux arrosés,
Avec un doux orgueil baisent tes doigts rosés.

Vénus, extasiée.

Triomphe de la femme, ornements, pierreries!
O gemmes, diamants, joyaux, flammes fleuries!
Tant que nos cheveux d'or et nos yeux brilleront,
Vous chanterez ainsi la gloire d'un beau front
Et nos bras et nos cous de neige et tous nos charmes
Et vous serez toujours mon trésor et mes armes,
Et l'amour et la joie immense du ciel bleu.

Les Grâces sortent.

Merci, Vulcain, merci, brillant dompteur du feu,
Qui se tord sous tes doigts, ainsi qu'une couleuvre.

Vulcain.

Ceci n'est rien. Viens voir à présent le chef-d'œuvre
Que j'ai cherché longtemps dans mon âme de roi,
Le seul divin, le seul qui soit digne de toi,
Le joyau radieux qui sur ta belle gorge
Répandra ses lueurs d'astre. Viens dans ma forge!
Les Dieux y sont déjà, soucieux en effet
De mon labeur, voulant savoir ce que j'ai fait
Pour effacer encor mes ouvrages sans nombre.
Ils verront la merveille, et quelque projet sombre
Que tentent de nourrir leurs cœurs insidieux,
Tous adoreront ta royauté.

Ils sortent.

SCÈNE SIXIÈME

La chambre où Vulcain range ses ouvrages, et qui s'ouvre sur la cour où est la forge. Elle est toute revêtue de plaques en cuivre rouge, retenues par des clous de fer brillant. Au fond, on aperçoit, ruisselant comme une mer, les métaux en fusion. Par moments de grandes flammes rouges font étinceler tous les clous d'escarboucle.

Du côté de la cour se dressent des colonnes d'or rouge aux chapiteaux de rubis, posées sur des bases de fer. Le long des murs, des statues, des chars, des trépieds, des boucliers, des bijoux attachés aux colonnes. Sur des coffres et par terre des fouillis d'escarboucles et de pierres précieuses.

Tous les Dieux sont debout, attentifs et inquiets. — Devant eux se détache le groupe des Grâces, qui tiennent la Ceinture, merveilleux ouvrage du Forgeron. Dès que paraît Vénus, amenée par Vulcain, les Grâces s'empressent, et la parent de l'héroïque Ceinture.

Vulcain.

Salut, Dieux !
Cela, c'est l'immortelle et splendide Ceinture
Où tiendront les baisers sacrés de la Nature,
Tous les espoirs, tous les désirs, tous les tourments,

L'extase et la douleur et les ravissements,
Ce qui fait s'entr'ouvrir les fleurs, courir la sève,
L'amertume de vivre et la douceur du rêve
Et tout ce que l'Amour promet à son festin.
Car ainsi l'a voulu l'immuable Destin,
Et c'est par son pouvoir que Vénus de Cythère
Dominera sur vous et sur toute la terre.

Euphrosyne.

La Ceinture, livrée à l'aile des zéphyrs,
Est comme un clair tissu de perles, de saphirs,
D'améthystes, sur un treillage d'or, qu'embrase
La calcédoine et la mourante chrysoprase.

Aglaé.

Elle est l'enchantement et le signe.

Thalie.

Au milieu
De sa rosace d'or est un diamant bleu
Qui, pareil au grand ciel, fait baisser vos paupières.

Aglaé.

Autour du diamant s'étagent les sept pierres.

Thalie.

Sept pendeloques sur le flanc pur de Cypris
Mêlent l'aigue-marine et le fluide iris.

Euphrosyne.

Et la rosace a pour soutiens, douce et fatale,
Deux oiseaux transparents, deux colombes d'opale
Dont les yeux enflammés sont des diamants noirs, —

Thalie.

Pour montrer que Vénus est la reine des soirs.

Vulcain.

Et la riche Ceinture est sa gloire éternelle.

Jupiter, à Vénus.

Oui, charmeresse, nous t'adorerons en elle
Qui baigne de rayons ta blancheur sans défaut;
Tu régneras et tu vaincras, puisqu'il le faut.
Mais nous t'avons longtemps cherchée entre tes villes
De Cythère, et parmi les verdoyantes îles
D'ou la colombe vers l'azur prend son essor.
Nous te trouvons enfin dans ces cavernes d'or
Où le soufflet gémit comme un chien qui va mordre,
Et le temps est venu d'obéir à mon ordre.
Car le Soir, qui fait nos regards s'extasier,
S'est couché, palpitant, dans son rouge brasier;
Déjà la grande Nuit, échevelée et nue,
Laisse trainer là-haut ses voiles sur la nue,
Et descend sur le Pinde et sur le Cithéron.
Qui prends-tu pour mari, Vénus?

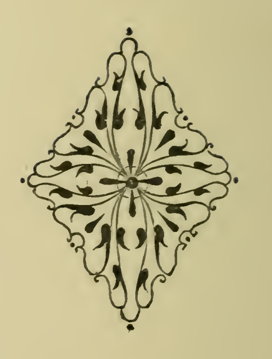
Vénus.

Le Forgeron !

Vulcain.

Donc le Travail, qui montre une âpre cicatrice,
Épouse avec amour la Force créatrice.
Malgré la nuit qui dort en ses replis hideux,
Ils aviveront la lumière, et tous les deux
Ils sauront, avec une ardeur inassouvie,
Créer la vie et les images de la vie.
Et maintenant, héros, poëtes, ouvriers,
Hommes mortels, ô vous qui vous enivriez
D'espoir, pâle troupeau courbé sur tes misères,
Épouvanté, rongé de crimes et d'ulcères,
Qui, n'oubliaut jamais le but essentiel,
Restes grand, malgré tout, par l'appétit du ciel ;
Malgré le noir Destin, redoutable et féroce,
Malgré la Loi sans yeux, malgré la Règle atroce
Qui jettent sur tes pas la douleur et l'effroi,
Tandis que penseront et veilleront pour toi
Le Forgeron de l'or et l'Anadyomène,
Puisses-tu refleurir par nous, ô race humaine !







TABLE

LES STALACTITES

ODELETTES

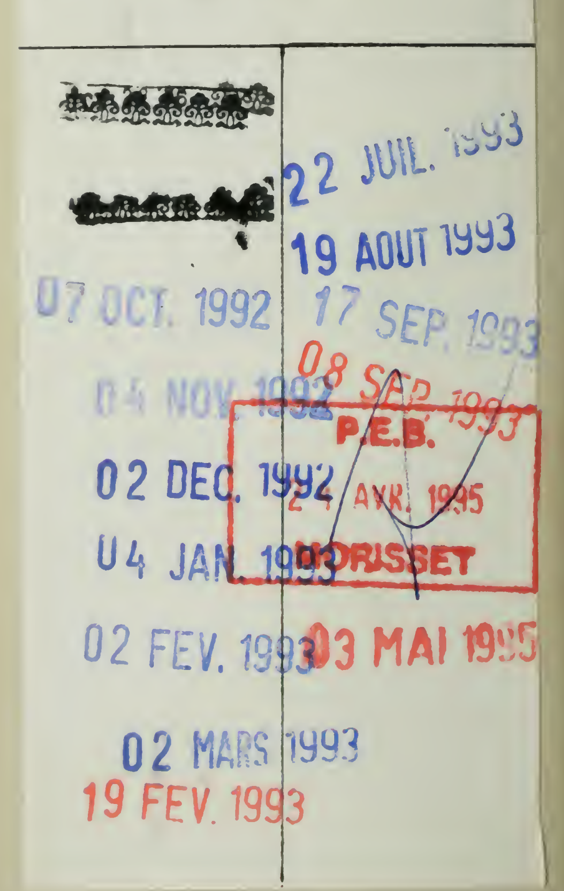
AMÉTHYSTES

LE FORGERON



Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers.

5525.


22 JUIL. 1993
19 AOUT 1993
07 OCT. 1992
04 NOV. 1992
08 SEP. 1993
P.E.B.
02 DEC. 1992
AVR. 1995
MORISSET
04 JAN. 1993
02 FEV. 1993
03 MAI 1995
02 MARS 1993
19 FEV. 1993

